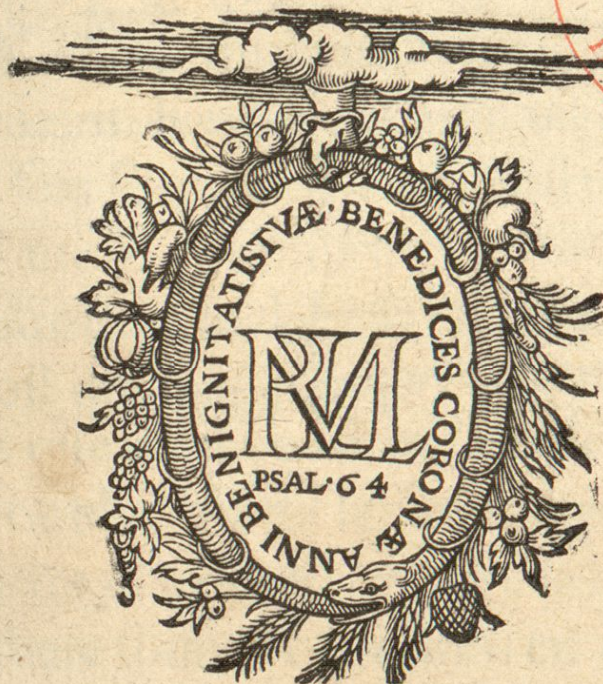


PLVSIEVRS ADVIS ET CONSEILS DE FRAN-

çois Guicciardin, tant pour les affai-
res d'estat que priuées.

TRADVITS D'ITALIEN EN FRANÇOIS.

AVEC QVARANTE ET DEVX
articles concernant ce mesme subiect.



A PARIS,

Chez Robert le Mangnier, rue neufue nostre Dame, à l'ima-
ge S. Iean Baptiste : & en sa boutique au Palais, en
la gallerie par où on va à la Chancellerie.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

PLUVSIEURS ADRESSES

ET CONSEILS DE FRANÇAIS

pour l'année 1811

les lettres de l'année

ET LEURS ADRESSES

AVEC QUARANTE ET DIX

autres communications de l'année 1811



A PARIS

Chez Robert le Mansieur, rue de la Harpe, au Palais National

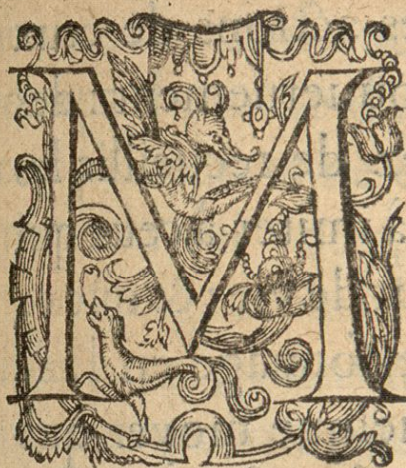
par le sieur Esprit, à la boutique de l'Imprimerie

laquelle par on va à la Conscience

AVEC TRIVISSE DU ROY



A MONSIEVR DE
CHANTE-CLER ADVOCAT
EN PARLEMENT.



MONSIEVR, ie vous enuoie ma traduction Fançoise des aduis & conseils de Guicciardin, que i'ay faite à la haste & en passant chemin: ie vous prie de la communiquer au Seigneur Corbinel, par le moyen duquel l'Italien est venu entre noz mains. Il est hōme ayment la vertu, & m'assure qu'il sera fort aise d'auoir vostre cognoissance. Apres luy auoir communiqué, ie laisse en vostre choix de faire de mon labeur (si labeur se doibt nommer plustost que passetemps, ce que i'ay fait en me iouant) ce que vous voudrez, ou de l'enuelopper en perpetuel oubly, ou de le faire imprimer. • Mais si vous le faites imprimer, ce sera à la charge qu'il sortira en lumiere soubs vostre nom en tesmoignage de l'amitié que ie vous porte. Il y a encores vn autre raison qui m'a incité à le faire imprimer. : pource que ie vous ay tousiours cogneu soigneux & curieux de telles choses. Et à la verité la cognoissance d'icelles est propre & bien seante à tous ceux qui se veullent

adonner au maniemment des affaires. Mais ie ne voudrois pas confeiller aucun, de se patronner selon les preceptes que plusieurs, qui en cest endroit introduisent vne nouuelle espece de Philosophie, nous veulent apprendre. Car ils enflamment les cœurs des hommes d'une conuoitise de grandeur, & les moyens qu'ils enseignent d'y paruenir ce sont flatteries, desloyautez, dissimulations & infidelitez. Bref il semble, que laissant les grandes & louables actions de ceux qui ont versé anciennement aux gouuernementz des republiques, ils se soyent efforcez de recueillir les plus meschâtes pour les proposer à imiter à ceux qui veuillent entrer en mesme splendeur de vie: & que ce ne soit autre chose d'estre grand personnage en l'administration du public que par quelque moyen que ce soit, ou à tort ou à droit, biē faire ses affaires. Ceste opinion aujourd'huy court par la bouche des hommes, tellemēt qu'un chacun en estāt abbreuue tasche de la practiquer tous les iours, sans estre menez d'aucune bōne affection enuers le public. Mais ie nescay comment ie me suis laissé emporter à ce propos plus auant qu'une simple lettre missiue ne peut porter. Pour reuenir doncques à nostre Guicciardin, si i'eusse eu d'auantage de loisir, ie me fusse employé à illustrer d'exemples de plusieurs histoires chacun article de ses aduis: ce que ie feray tout aussi tost que ie seray arriué en lieu de repos, selon que ie seray aduertty que ma traduction & le subiect contenu en ce liure aura esté recueilly. Au surplus ie suis infinimēt marri, de ce

que vous ne vous deliberez de mettre la derniere main à vostre traduction Latine du Sympose grec de l'Empereur Iulian. Les raisons que vous m'avez ecrites ne vous en doibuent destourner. Car ie ne pense point qu'il y ayt homme si indiscret, qui voulust à l'occasion de ce attacher à vostre nom aucune marque d'impieté, non plus qu'à plusieurs autres illustres personages, qui ont traduit le Mysopogon & autres œuvres du mesme auteur. Mais peut estre ne ferez vous pas homme d'un mot, & quand ie seray de retour pardelà, ie ne desespere point de pouuoir gagner cela sur vous, que vous ne permettez point qu'un si digne travail que cestui-là moisisse entre vos vieux papiers sans aucun iour. Ce pendant ie m'en-uoys me recommander à vos bonnes graces, priant Dieu, Monsieur, vous continuer les siennes.

A iij



O D E.

*Ainsi les blondes Auettes
Sur les fleurs tendres & nettes
Recueillent leurs doux tresors,
Comme l'Autheur de cét œuvre
De ses labeurs nous décœure
En diuers membres un corps.*

*L'un d'une vaine science
(Qui de la seule apparence
Fait son fondement plus seur)
Nous donnera la Methode,
L'autre à la Gregoise mode
Nous paistra d'un fard menteur.*

*Les reigles, les loix bornées
Sont avecques leurs artz nées,
Mais nostre commerce humain
Des reigles plus familiares
Orne ses mœurs regulieres,
Visant au but plus certain.*

*Le fil d'une antique Histoire
Fait renaistre la Memoire*

Des estats bien ordonnez,
Mais le discours de ce liure
Donne les moyens de suiure
Les Regnes plus fortunez.

Il ne suffist pas d'escrire
Comme le Romain Empire
Se borna de l'univers,
Ou comme il fut l'origine
De sa fatale ruine
Par ses commandeurs diuers.

Il vaut trop mieux qu'on se peine
A faire une loy certaine
(Loy qui ne gist qu'en conseil)
Pour restablir la Police,
Afin que l'estat fleurisse
Desoubz ce bel appareil.

Donc attendant que l'Astrée
Esclaire à ceste contrée,
Comme elle faisoit iadis,
Et pour l'y faire reuiure,
François, retiens de ce liure
Les secourables aduis

A. DE LAVAL

Extraict du priuilege.

PA R grace & priuilege du Roy il est permis à Robert le Mangnier Libraire iuré en l'vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer, tant de fois & en telle marge que bon luy semblera, vn liure intitulé, *Plusieurs aduis & conseils de François Guicciardin, tant pour les affaires d'estat que priués: traduits d'Italien en François, avec quarante & deux articles concernant ce mesme subiect.* Et ce pour le terme de trois ans, à compter du iour que le liure sera acheué d'imprimer. Et faict ledict Seigneur deffence à tous Libraires & Imprimeurs & autres de quelque qualité qu'ils soient, de non imprimer ledit liure, sans le consentement dudit le Mangnier, sur les peines cōtenues plus amplement aux lettres dudit priuilege, sur ce données à Paris l'vnziesme iour de Iuillet, mil cinq cens soixante & seize, & de son regne le troisiemesme.

Par le Conseil.

PILEVR.





PLVSIEVRS ADVIS

ET CONSEILS DE FRANCOIS

*Guicciardin tant pour les affaires d'estat
que pour les priuées.*

H. J. r. 66.

I

(15)



LO v s'accordent bien que l'estat monarchic, quand il tombe entre les mains d'un homme de bien, est meilleur que celui de peu de gens ou de plusieurs & bons. Mais aussi c'est chose certaine qu'il devient plus facilement de bon mauuais que les autres: & quand il est corrompu il est pire que tous, principalement si va par succession. Car peu souuent à un bon & sage pere succede un fils semblable. C'est pourquoy ie voudrois bien que ceux qui se meslent de discourir de telles choses, considerât toutes les circonstances & dangers, m'eussent eclaircy en quel espece de gouuernement vne cité doibt plus tost desirer de tomber, ou d'un, ou de peu de gens, ou de plusieurs.

I I.

La liberté des republiques, est ministre de la iusti-

B

ce qui n'est establie & fondée que pour empescher que les vns, ne soient oppressez des autres. Parquoy qui pourroit estre asseuré, qu'au gouuernement d'un, ou de peu de gens, la iustice s'observeroit, il n'y auroit nulle occasion de desirer la liberté: c'est la raison pour laquelle les anciens sages, & Philosophes, ne louerent point dauantage que les autres, les gouuernements qui viuoient en liberté, mais ceux qui estoient les mieux ordonnez & disposez, à la conseruation des loix, & à l'égale distribution de iustice.

II.

En vn estat populaire, il est expediēt que les plus grādes & anciennes maisons, qu'on appelle à Florence *disfamilia*, soient conseruées, par les maisons qui sont pareilles à la nostre: pource qu'estants hayes du peuple, nous en recepuons faueur & support: & si elles estoient aneanties & ruinées, le peuple retourneroit la haine, qu'il leur porte contre noz semblables.

III.

Tous les estats, qui bien considerera leur origine sont violents, excepté les republiques, dont l'establissement, est ordinairement exempt de violence: mais en leur contrée seullemēt, & non pas autre part. Et ne se voit point puifface, qui soit legitime; non pas mesme celle de l'Empereur, qui est venue en si grande autorité, que beaucoup de Seigneurs, dependent de luy: car il ne fut iamais, vne plus grande vsurpation,

que celle des Romains, qui ont vsurpé l'Empire sur plusieurs nations.

V.

Il semble que les Princes, soient plus libres & plus prompts, à effectuer leurs plaisirs & volonte, que tous autres hommes: & toutesfois il aduient tout le contraire, mesmement aux Princes, qui se gouuernēt plus sagement & prudemment. Pource qu'ils sont contrains de proceder, avec vn' infinité de considerations & de respects: tellement que le plus souuent ils contraignent & captiuent leurs desseings, intentions & volonte: & moy qui l'ay obserué i'en ay veu beaucoup d'experience.

V I.

Qui a autorité & seigneurie, il la peut aisément auancer & estendre par dessus ses forces. Car voz subiects ne voient & ne mesurēt pas point à point, ce que vous pouuez ou ne pouuez pas faire. Au contraire se persuadant & imaginant souuentefois, que vostre puissance est plus grāde qu'elle n'est, tombēt & se precipitent d'eux mesmes, aux choses auxquelles vous ne les eussiez peu contraindre & parforcer.

V I I.

Le Prince qui tient plus du prodigue, que du chiche sans doubte est plus agreable. Toutesfois il deburoit aduenir du contraire: car le prodigue est con-

trainet de commettre rapines & extorsions, là où le chiche & resserré n'oste rien à personne : & y a beaucoup plus de gens qui sont trauaillez & foullez des charges du prodigue, que ceux qui reçoient auãcement & commodité de sa largesse. La raison doncques à mon iugement est, que l'esperance peut d'auãtage, entre les hommes, que la crainte; & le nombre est plus grand de ceux qui esperent aconfuiure & obtenir quelque chose du Prince qui est liberal, que de ceux qui craignent d'estre mangez & surchargez de l'auaricieux.

VIII.

S'il se lit, ou si on entend parler, de quelqu'un qui sans aucune commodité, ou interest particulier, ayme plus le mal que le bien, on le doibt nommer & repouter beste brute, & non pas homme, puis qu'il est depourueu de l'appetit naturel.

IX.

Tous hommes naturellement sont bons, c'est à scauoir, là où ils ne tirent aucun plaisir ny vtilité du mal, ils ayment mieux, & leur plaist dauantage, le bien, que le mal. Mais il y a plusieurs sortes de corruptions & fragilitez aux hommes : tellement que fort aisément, & mesmement pour leur profit particulier, ils se lachent & panchent du costé du mal. Pour ceste cause le loyer & la peine furent trouuez, par les sages legistateurs, pour fondement des republicques, non

pour violéter les hommes à faire l'un ou l'autre, mais à fin qu'ils suiuiſſent leur inclination naturelle.

X.

Qui veut viure à Florence avec la faueur du peuple, il eſt beſoing qu'il fuye le nom d'ambitieux, & toutes les demonſtrations de vouloir paroître, iuſques aux plus petites choſes. Meſmes en ſon viure ordinaire il ſe doibt donner garde d'eſtre plus pompeux & delicat, que les autres. Pource qu'en vne cité, qui eſt fondée ſur l'equalité, il eſt force que celuy ſoit hay, qui vient en opinion de ne vouloir eſtre egal aux autres.

XI.

Vne cité ne doibt pas eſtre appellée mal-heureuſe, qui apres auoir flory longuement, vient à décroître, & dechoir de ſa ſplendeur & puissance: pource que c'eſt le point où tombēt les choſes humaines; & ne ſe doit attribuer à mal-heur & infelicité, d'eſtre ſubiect aux meſmes loix qui ſōt cōmunes à tous autres. Mais les citoyens ſont mal-heureux, que la fortune a fait naiſtre plus toſt au temps de la declination de leur païs, qu'au temps de ſa grandeur & proſperité.

XII.

La maiſon de Medicis a maintenant plus de difficulté, avec toute la grandeur à laquelle elle eſt montée, à ſ'affermir & aſſeurer l'eſtat de Florēce, que n'eſt

rent leurs ancestres, estant priuez citoyens, à l'acquies-
 sir. La raison est, pource que la cité en ses temps là,
 n'auoit pas encores gousté la liberté, & le viure à son
 aise, mais auoit esté tousiours en la main de peu de
 gens: pour ceste cause ceux qui tenoient le gouuer-
 nement, n'auoient pas la commune ennemie, qui ne
 se donnoit pas de peine de veoir l'estat entre les mains
 de cestui-cy, ou de cestui-là. Mais la memoire d'auoir
 vescu populairement, & la liberté continuée, depuis
 l'an 1494. iusques en l'an 1512. s'est enracinée & atta-
 chée, si auant dedans l'esprit du peuple, qu'excepté
 peu de gens, qui en l'estat gouuerné par vn, se con-
 fient de reluire par dessus les autres, tout le reste uni-
 uersellemēt est ennemy, de celuy qui tient la seigneu-
 rie, cōme pensant luy auoir esté ostée à luy mesmes.

XIII.

¶ Que personne ne face dessein à Florence, de se faire
 Seigneur & vsurper l'estat, excepté la maison de Me-
 dicis, qui a encor besoing pour se maintenir du sup-
 port du Pape. Nul autre soit qui voudra, & aye tant
 de credit, & tant suiuy soit-il, qu'on sçauroit penser,
 n'y pourra iamais paruenir, s'il n'y est porté par vn vi-
 ure populaire, qui a encor besoing d'estre aidé & ap-
 puyé des principaux chefs, qui manient le public,
 comme il aduint à Pierre Soderin. Parquoy quicon-
 que aspire à ce degré, & qui n'est de la lignée de Me-
 dicis, qu'il ayme la liberté, & la façon de viure du
 peuple.

Qui n'a pas à Florence, qualité de se faire chef de l'estat, c'est vne grande follie à luy, de s'embarquer en entreprise, en laquelle il coure fortune, avec les autres qui sont de ceste qualité: pource que la perte en est sans comparaison plus grande, que le gaing: & que nul hardiment, ne se mette en danger d'estre banny, car n'estant point chefs de part, comme les Ardonnes, & Fregosses de Gennes, nous n'auons personne, qui nous soustienne, & qui se formalise pour nous sauuer & retenir. Tellement que nous demourons hors de nostre païs, sans reputation, & sans biens, & sommes necessitez, de mendier nostre vie. La mesme raison nous enseigne, à temporiser & nous entretenir avec celuy, qui a la superintendance de l'estat, qu'il ne nous tienne point pour ennemis, ou pour suspects.

XV.

Cela vient bien à point, que le gouuernement de Sienne, est bon & temperé, puisque nous sommes hors de toute esperance, de la pouuoir assubiectir: car vn autre sage & auisé, s'entretient tousiours volontiers avec vous: & n'aura iamais enuie, que la guerre vienne en la Toscane, se laissant plustost gouuerner par la raison, que se transporter de haine. Mais maintenant, que nous auons le Pape de nostre costé, il seroit meilleur, & plus commode pour nos raisons, qu'il y eust vn estat desordonné. Car plus aisément elle tomberoit entre nos mains.

Qui ne sçait que si le Pape prend Ferrare, que ce sera tousiours le premier obiect des Papes qui viendront apres, de se faire Seigneurs de la Toscane. Car il y a trop grande difficulté de s'attaquer au Royaume de Naples, comme estant en trop forte main.

XVII.

Les Florentins sont plus dignes d'admiration, d'auoir acquis si peu de seigneurie qu'ils possèdent, que les Venitiens & autres Princes d'Italie, avec toute la longue estenduë de leur domination. Car en toute la Toscane, il n'y a si petit lieu, auquel ne soit enraciné le desir de la liberté & de viure en forme de republique: de façon que tous ont esté ennemis & contraires à sa grandeur. Ce qui n'aduiant pas à qui commande aux peuples acoustumez à seruir. Pource qu'ils ne leur importēt pas tant d'estre dominez, plustost de cestui-cy, que de cestui-là, q̄ pour cela ils luy vueillent faire obstinée & perpetuelle resistēce. Dauātage, le voisinage de l'Eglise nous a esté & est vn grād empeschemēt: car estāts les racines de sa puissance fondées si auāt, cōme elles sont, ell' a empesché le cours de noz conquestes.

XVIII.

Quand aux deliberatiōs publiques, il se trouue aduis cōtraires, s'il y a quelqu'un, qui viēne mettre en auāt quelque moyen aduis, il est quasi tousiours suiui: non pource que bien souuent les partis moyens ne soient

soient pires, que les extremes; mais pource que les contredisans, passent & descendent plus volontiers en l'opinion de ceux là, que de ceux, qui sont du tout contraires. Et encores les autres, ou pour ne desplaire à persône, ou pour n'estre pas capables & suffisans, se rangent aux partiz, qui leurs semblent auoir moins de dispute, & de contestation.

XIX.

Le conseil fut bon, de celuy qui conseilla Pierre Soderin, de restituer & receuoir les Medicis, comme priuez citadins, à Florence. Car desia ils esmouuoient & faisoient souleuer les bannis, qui est la pire chose, qui scauroit aduenir à vn estat. Outre ce, par ce moyen il leur ostoit, la reputation dedās & dehors le pays: dedans, pource qu'estant retournez de leur bon gré, & festans rendus esgaulx aux autres, ils auoyent eux mesmes, quitté & abandonné leur puissance & autorité. Dehors, pource que les Princes estrangers, qui festoient perluadez, qu'ils auoient grande part en l'estat, les voyants retournez, & n'estre plus grands, n'en tenoyent plus de compte. Mais ce conseil, ne peut reüssir à bien, n'ayant vn chef, plus magnanime & courageux, que ne fut iceluy Pierre Soderin.

XX.

Il aduiant communement, que quiconque est auancé en l'estat par quelqu'un, il deuiet incontinent ennemy, de celuy, qui a esté le principal autheur &

moyen de son aduancement. La raison que lon en allegue est, qu'un tel personnage, estant ordinairement homme de marque & de bon esprit, (& peut estre aussi remuant & enclin à nouuelletez) celuy qui a l'estat entre mains, en entre en soupçon & ialousie. A ceste raison, on en peut adiouster vne autre, que estant aduis à telle forte de gēs, qu'ils ont meritē beaucoup, ils vueillent le plus souuent obtenir plus qu'il ne leur est conuenable. Ce que ne leur estant octroyé, ils se despitent, & de là sourd & naist entre l'un & l'autre, inimitié, & deffiance.

XXI.

Quand celuy qui est la principale cause, & qui a aidé à quelqu'un de monter en quelque degré, le veut gouverner en iceluy degré à son appetit, il commence, à effacer le plaisir qu'il luy a fait, voulant vser, & attribuer à soy mesme, ce qu'il a pourchassé pour autrui: & l'autre a iuste occasion de ne l'endurer, & ne merite point, pour cela, d'estre appelle ingrat.

XXII.

C'est un grand aduantage, comme chacun sçait, és choses priuées, de se trouuer en longue & ancienne possession. Pource que le droit ne change point, & les façons des iugemens & de conseruer le sien sont ordinaires & stables. Mais sans comparaison, c'est bien un plus grand aduantaige és choses qui dependent des euenemens des affaires publiques, ou de la

DE FRANÇOIS GVICCIARDIN. 10
volonté de ceux qui commãdent: pource que n'ayant
point à combatre, avec la droicte & iustice im-
muable, ou avec les iugemens fermes & asseurez, par
chacun iour naissent mille cas qui te soulagent &
deliurent facilement, de celuy qui pourroit preten-
dre te leuer de ce que tu possedes.

XXIII.

C'est vn grand heur, que de pouuoir tellement vi-
ure, que l'on ne reçoie, & qu'on ne fasse iniure à per-
sone, mais celuy qui se reduict en ces termes, qu'il est
contrainct, ou de faire tort, ou de l'endurer, il doibt
par mon conseil, choisir d'auoir tousiours le dessus &
l'auantage. Car la deffence est aussi iuste, qui se fait,
pour se garder, d'estre offensé, que celle, qui se fait, a-
pres l'offense receüe. Bien est il vray, qu'il est icy be-
soin d'vser de prudence & discretion: car il ne se faut
faire à croire, sans occasion par vne vaine pœur, que
lon est contrainct de preuenir: & se faut bien donner
garde, où il n'y a point, & ne peut auoir, aucune cau-
se de iuste soupçon, de vouloir, par cupidité ou ma-
lignité, sous couleur d'alleguer ceste craincte, iustifier
la violence que lon commet.

XXIII.

Ie ne blasme point entierement la iustice ciuille
du Turc, encores qu'elle soit plustost precipitée que
sommaire: car celuy qui iuge à yeux clos, decide pour
le moins la moitié des causes avec iustice & raison, &
espargne aux parties autant de deniers & de perte de

temps, lesquelles deux choses sont assez mal considérées en nostre forme de iustice: pource que bien souuent il seroit meilleur à celuy qui a bon droit, d'auoir perdu tout du premier coup, que d'obtenir & gagner avec tant de fraiz & de traualx. Oultre ce que bien souuent ou par la malignité des iuges, ou par leur ignorance, & encores par l'inobseruance des loix, on fait du blanc le noir.

XXV.

Celuy faut, qui croit, les cas, que les loix remettent en l'arbitrage des Iuges, estre remis à sa volonté & à son bon plaisir. Car la loy ne luy a pas voulu donner la puissance d'en faire grace, mais ne pouuans certains cas particuliers, pour la varieté des circonstances, estre precisemēt decidez & resolus, elle s'en remet à l'arbitrage du Iuge, c'est a dire, à sa cōsciēce, à ce que tout bien considéré, il face ce qui luy semble plus iuste & hōneste: & qui l'entent autrement, il se trompe. Pource que la force de la loy, absout bien le Iuge de rendre conte de son iugement en cest endroit: car n'ayant esté le cas expressēmēt decide, il se peut tousiours excuser, mais elle ne luy donne pas pourtant puissance, de donner le bien d'autrui.

XXVI.

Si vous auez failly, pensez y bien, & regardez de pres à vostre fait, deuāt que vous rēdre prisonnier: car ores que le cas soit bien difficile à descouurir, si est ce

qu'il est incroyable, à combien de choses pense vn Iuge, diligēt & desireux de trouuer la verité, & le moindre soupirail, est suffisant pour faire venir le tout en lumiere.

XXVII.

Si tu veux que lon ne sache point, quelque chose que tu as faite ou entreprise, c'est tousiours le plus expedient de la nier : pource que combien que le contraire soit quasi descouuert & publié, toutesfois en la niant gaillardement & avec assurance, encores que tu ne puisses persuader ceux qui en ont quelques indices, ou qui croient le contraire, tu les rendz tellement confuz qu'ils ne sauent à quoy s'en tenir.

XXVIII.

La nature des peuples est, comme encores celle d'un chacun, de vouloir tousiours augmenter le degré, auquel ils se retreuuent. Parquoy, c'est prudence de commander, à leur denier & refuser les premieres choses qu'ils demandent. Car en les leur accordant, on ne les arreste & destourne point, mais plustost on les inuite, à demander d'auantage; & avec plus grand instance, qu'il ne faisoient au commencement: pource que pour bailler bien souuent à boire, on acroist de plus en plus la soif.

XXIX.

Les inclinations & deliberations des peuples, sont

si fort trompeuses, & conduites bien souuent plus par cas fortuit, que par raison: que celuy qui regle le train de sa vie, non sur autre chose, que sur l'esperance de deuenir grand, par le moyen du peuple, il a peu de iugement. Car si luy en prend bien, c'est plustost par hazard, que par sagesse & discretion.

XXX.

Qui dit vn peuple, dit veritablement vn fol: car c'est vn monstre plein de confusion, & d'erreur: & son opinion, est autant esloignée de la verité, comme selon Ptolomée, l'Espaigne, de l'Indie.

XXXI.

Il est certain, que l'on ne tient pas tant de compte des seruices faits à vn peuple en general, comme de ceux qui se font à chacun particulierement. Car ce qui se fait en commun, personne ne s'en tient seruy à part soy. Pour ceste cause celuy qui se travaille, pour les peuples, ou pour vne commune, qu'il n'espere pas qu'elle se doibue aussi mettre en peine pour luy en quelque sien peril ou besoing: ou que pour quelque memoire des bien-faits receuz ils laissent aucune de leur commoditez. Toutesfois ne mesprisez pas tant de faire seruice au peuple, que lors que l'occasion s'en presente, vous la laissez passer. Car delà vient ordinairement vne bonne reputation; qui est vn assez grand fruct de vos traux. Outre ce, que quelques fois la memoire & souuenance profite en quelques

choses, & meut le peuple qui a esté gratifié, sinon si chaudement comme les seruices faits à vn particulier, au moins ainsi que se rencontrent les occasions. Dauantage il y a tant de gens, qui ont l'impression du bienfaict, que quelque legiere qu'elle soit, toutesfois elle peut, fassemblant tout en vn le ressentimēt qu'ils ont tous en general du plaisir receu; produire des effects notables.

X X X I I.

Qui a à gouuerner vne cité, & la veut maintenir bien reglée & policée, saiche qu'ordinairement il suffit de punir les delinquāts à quīze soulds pour liure: mais il est necessaire de les punir tous. Au surplus on peut bien faire misericorde, excepté des cas atroces, desquels il est besoing d'en faire punition exemplaire.

X X X I I I.

Les subiects ne se peuuent bien gouuerner sans seuerité; pource que la malignité des hommes le demande ainsi. Mais il y faut meller de la dexterité, en faisant grandes demonstrations d'en estre marry; tellement que les hommes croient que la cruauté ne te plaist point, mais que tu le fais pour la necessité & pour le salut public.

X X X I I I I.

Je ne dis pas que celuy qui tient l'estat, ne soit contraint à mettre la main au sang, mais ie dis qu'il ne le

doibt faire sans grand besoing, & que par là on pert ordinairement plustost les estats, qu'on ne les acquiert: pource que l'on n'offense pas seulement ceux qui sont mal traittez, mais aussi cela desplaist generallyment à tous autres. Et encores que tu t'ostes vn enemy, ou vn empeschement, la semence n'en est point pourtant esteinte. Car au lieu de ceux là en naissent d'autres; & bien souuent aduient, comme on dit de l'hidre, qu'en lieu d'vn, en renaissent sept.

X X X V.

J'ay dit cy deuant, que les estats ne s'asseurent point pour couper des testes, mais au contraire les ennemis multiplient. Toutesfois il y a plusieurs cas, esquels les estats se regissent & cymmentēt avec sang, cōme les edifices, avec de la chaulx. Toutesfois la distinction de ces contraires, ne se peut donner par regle, & faut que la prudence les distingue, & la discretion de celuy qui se trouue en telles affaires. Car ces aduertissements icy, sont regles, qui ont exceptions en quelques cas particuliers, esquels il se trouue diuersité de raison. Mais quels ils sont, malaisément se peut-il enseigner autrement, que comme j'ay dit.

X X X V I.

Ie serois prompt, à chercher les mutations des estats, qui ne me plairoient, si ie pouuois esperer de les changer moy seul: mais quand ie me resouuiens, qu'il faut tenir pratique avec plusieurs, & le plus souuent
avec

avec des fols & malins qui ne scauent ny taire ny faire : il n'y a chose que ie refuye dauantage que de penser à cela.

XXXVII.

Ie ne veux pas, retirer ceux qui enflammez de l'amour de leur païs, se mettent en danger pour le reduire en liberté: mais ie dis bien, que quiconque cherche mutation d'estat, pour son interest particulier; il n'est pas sage : pource que c'est vne chose tresdangereuse, & se veoit à l'effect, que peu de telz traittez & entreprinſes reüſſiſſent : & quand bien elles reüſſiroient, il se veoit quasi tousiours, que tu ne aconſuis point pourtant, par telle mutation, de bien loing ce que tu pensois. Outre ce, tu te lies à vn perpetuel travail: pource que tu es tousiours en doubte, que ceux que tu as chassez ne retournent & te tuent.

XXXVIII.

Ne vous mettez point en peine, pour les mutations qui ne produiſent autre effect, que de changer le visage des hommes. Car quel plaisir t'en reuient il, ſi le meſme mal ou le meſme deſplaiſir que Pierre te faiſoit, Martin te le fait? Pour exemple, quel contentement aurois tu, de veoir ruiner *Ser Giouan de Poppi*, ſi en ſon lieu viēdra ſucceder *Ser Benardin de Sanminiato*.

XXXIX.

Mais qui vouldra entendre à traittez & entreprin-

ses, qu'il se souuienne, que nulle chose ne le ruine d'a-
uantage, que de les vouloir conduire trop seurement.
 Pource que lon y met plus de temps, on y emploie
 plus d'hommes, & se meslent à la longue plusieurs
 autres telles choses parmy, par lesquelles se descou-
 urent tousiours telles pratiques. Et si est encores à
 croire, que la fortune, sous l'obeissance de laquelle
 sont telles affaires, se fasche contre ceux qui se veul-
 lent exempter & deliurer de sa puissance. Pour ceste
 cause il est plus seur de les vouloir executer avec
quelque danger, qu'avec trop de seureté.

X L.

Qui se cognoist auoir bonne fortune, il peut essaier
 telles entreprinſes, avec vn plus grand courage, mais il
 doibt estre aduerty que le fort & le hazard peut estre
 diuers, non seulement de temps en temps, mais aus-
 si en vn mesme temps il peut estre diuers en mesme
 affaire. Parquoy qui y prendra garde de pres, il ver-
 ra bien par experience, qu'il y en a plusieurs, qui peu-
 uent estre heureux en vne espece d'affaires, & en vn
 autre mal-heureux. Et moy en mon particulier i'ay
 eu iusques à ce 3. Feburier 1523. en plusieurs choses
 tresbonne fortune, mais ie ne l'ay pas semblable aux
 richesses & aux hōneurs que ie pourchasse. Car quād
ie ne les cherche point, elles courent apres moy:
aussi tost que ie commence à les rechercher, il me
semble qu'elles s'esloignent.

XLI.

Ie ne sçay, si ceux là se doibuent nommer heureux, à qui vne foys se presente vne bonne occasion: car celuy qui n'est pas prudent, n'en sçayt pas bien vser & l'empoigner à point nommé. Mais sans doubte, ceux là sont tresheureux, auxquels vne mesme belle & grãde occasion se presente deux foys: pource qu'il n'est point homme si mal aduisé, qui ne la sçache prendre la seconde fois: par ainsi en ce second cas, toute l'obligation en est à la fortune, là où au premier la prudence y a encores part.

XLII.

Ceux qui attribuent tout à la prudence, ou à la vertu, & qui s'efforcent d'exclurre la fortune, ne peuuent nier, que ce ne soit vn tresgrand heur, de naistre aux temps où les vertus, esquelles on est excellēt, sont en pris & valeur, & de rencontrer les occasions de les faire paroistre.

XLIII.

Il y a difference, d'auoir des subiectz desesperez, & d'en auoir de malcontens, pource que ceux cy, ne pensent iamais à autre chose qu'à mutation d'estat, & la cherchent avec le danger de leur vie. Les autres, combien qu'ils ne soient contens, & qu'ils desirent choses nouuelles, neantmoins ils n'inuitent point l'occasion, mais ils attendent qu'elle vienne d'elle mesme.

XLIIII.

Les Princes ne furent iamais trouuez & establis

pour leur faire seruice. Car persõne ne se seroit iamais mis en seruitude tresgriefue, ains pour l'interest des peuples, à ce qu'ils fussent bien gouuernez. Pour ceste cause tout aussi tost qu'un Prince a plus de respect à soy, qu'à son peuple, il n'est plus Prince, mais tyran.

XLV.

Sans comparaison l'auarice est beaucoup plus detestable à un Prince, qu'à un priué: non seulement pource qu'ayãt plus de moien de departir & faire largesse, il fraude les hommes d'autant plus: mais aussi pource que ce qu'a un particulier, il est tout à luy, & pour son vsage, & en peut sans iuste complainte d'aucun disposer: mais tout ce qu'a un Prince, il luy est dõné pour s'en ayder, & pour bien faire à autrui. Partant le retenant pour luy seul, il frustre les hommes de ce qui leur doit avec sa grande infamie.

XLVI.

Je dis que le Prince qui fait train de marchandise, en cela non seulement il fait chose deshonneste, mais aussi il est tyran, en faisant ce qui appartient à un priué & non pas à luy: & peche autant à l'endroit du peuple, comme le peuple pecheroit enuers luy, s'il se vouloit entremettre de ce qui appartient seulement à l'office du Prince.

XLVII.

Si tu veux congnoistre, quels sont les pensées des

DE FRANÇOIS GVICCIARDIN 15
tyrans, liz ententifiquement *Cornelius Tacitus*, quand il
fait mention des derniers propos, que tint Auguste à
Tybere. Le mesme autheur, à qui bien le considere
enseigne excellemment, comme il faut qu'un hom-
me qui vit sous vn tyran se gouuerne.

XLVIII.

Combien sagement a esté dit, que le destin meine
& conduit ceux qui veulent, de leur bon gré: & tire
ceux qui ne veulent, malgré eux, il s'en veoit par cha-
cun iour l'experience:& me semble, que iamais cho-
se ne fut mieux ny plus veritablement ditte.

XLIX.

Letyran fait extreme diligence, de descouurir ce
que tu as dans le cœur, c'est assçauoir si tu te conten-
tes de l'estat: Il considere tes allées, & tes venuës, tes
façons de faire, & cherche de te congnoistre par ceux
qui te hantent, & avec lesquels tu conuerses, & en de-
uisant bien souuent avec toy, de plusieurs choses, &
en t'offrant des partiz, & demandant ce qui te plaist
& ce qui te semble bon. Pour ceste cause, si tu ne
veux estre descouuert; il est besoing que tu te gardes
diligemment des moiens dont il vse, & de ne tenir
aucuns propos, qui te puissent rendre suspect, en re-
gardant bien comme tu parles, fusse avec tes plus in-
times, & avec luy en deuisant & respondant de sor-
te, qu'il ne te puisse prendre par la bouche mesme: Ce
que tu feras facilement, en te remettant tousiours

deuant les yeux pour obiect, qu'il te veut tant qui luy est possible surprendre, & qu'il ne tasche à autre chose, qu'à descouurir le fonds de tes pensées.

L.

A celuy qui a quelque tollerable condition en son pais, & qui est soubs vn tyran insolent, brutal, & sanguinaire, se peuuent donner peu de regles qui soient bonnes, sinon que de s'en aller en exil volontaire. Mais quand le tyran, ou par prudence ou par la necessité de son estat, se gouuerne avec respect; vn homme signallé & qualifié, ne doit pas chercher, d'estre tenu pour homme de valeur & courageux, ains plustost de nature paisible & trāquille & non desireux de changer, sinon qu'il y soit contraint. Pource qu'en ce cas le tyran te caresse, & cherche de ne te donner point occasion de faire nouuelettez. Ce qu'il ne feroit pas s'il te congnoissoit turbulent & remuant. Car alors il pense que tu n'es pas homme, pour te tenir coy & comporter l'estat de ses affaires, quelque bonne chere qu'il te face; dont il est contraint de chercher les occasions de se deffaire de toy, pour s'oster hors de soupçon.

L I.

Selon les mesmes termes que dessus, il est meilleur de n'estre point des plus intimes, & de ceux auxquels le tyran se fie d'auantage: pource que non seul-

lement par ce moyen il te careffe, mais auffi en beaucoup de chofes il fe tient moins priué & familier de toy, que des fiens. Parainfi tu te peux preualloir de fa grandeur, & quand il eft ruiné, tu deuiés grand. Mais cef aduertiffement ne peut feruir à qui n'a condition grande en fon païs.

LII.

Je dis qu'un bon citoyen & amateur de fon païs, non feullement fe doibt entretenir avec un tyran pour fa feureté, pource qu'il eft en danger quand il eft tenu pour fufpect, mais auffi pour le bien de fon païs: car en fe gouuernant ainfi il luy vient des occafions de fauorifer & de fait & de cōfeil beaucoup de gens de bien, & reculer les mauuais. Et ceux qui le blaſment font fols; pource que la cité feroit reduite en pauvre eſtat, & eux quant & quant, ſ'il n'y auoit que des meſchants à l'entour du tyran.

LIII.

L'ambition d'honneur & de gloire eft louable, & vtile au monde; pource qu'elle donne occaſion aux hommes de pēſer, & faire chofes genereuſes & grandes. Ce n'eſt pas le meſme de la grandeur: pource que celui qui la prend pour ſon idole, la veut auoir ſoit à tort ſoit à droit, & eſt cauſe d'une infinité de maux: delà vient que nous voyons les ſeigneurs & autres ſēblables, qui l'ont choiſie pour obiect, n'auoir aucun frein, & faire mourir indifferemment toutes perſon-

nes, & butiner le bien d'autrui, si le respect de leur grandeur le demande & le requiert ainsi.

LIIII.

Le decret des Siracusains, duquel fait mention Ti-
te Liue, fut cruel, par lequel il fut ordonné que tous
ceux de la race des tyrans, iusques aux femmes mes-
mes, fussent tuez & massacrez. Mais toutesfois cela
ne fut pas ordonné sans raison: car le tyran abatu
ceux qui vivent sous luy, volontiers en feroient vn
autre, s'il pouuoient, voire de cire. Et n'estant pas cho-
se aisée de tourner la reputation vers vn homme nou-
veau, ils se retirent à tout ce qui reste attouchant ce-
luy qui a esté tué. Pour ceste cause, vne cité qui sort
nouuellement de la tyrānie, n'a iamais sa liberte bien
asseurée, s'elle n'esteint toute la race des tyrans. Je dis
des masles & non pas des femelles.

LV.

Il m'a semblé tousiours difficile de croire, que
Dieu deust permettre, que les enfans du Duc Ludo-
uic peussent ioir paisiblement de l'estat de Milan,
consideré que leur pere l'auoit vsurpé meschammēt,
mesmes que pour s'en emparer, il auoit esté cause de
la ruine & seruitude d'Italie, & de tant de maux qui
s'en sont ensuyuis en toute la Chrestienté.

LVI.

Mocquez vous de tous ceux, qui preschent la li-
berté

berté ie ne dis pas de tous, mais bien peu exceptez: car fils esperoient auoir mieux en vn estat contrainct qu'en vn libre, ils y courroient en poste: pource que les hommes quasi tous, naturellement tousiours preposent le respect de leur profit particulier, à toutes choses: & y en a bien peu qui cognoissent, combien vaut la gloire & l'honneur.

L V I I.

Aucū ne s'esmerueillera, du cueur bas & seruille de nos citoyens, quād il lira dans *Cornelius Tacitus* que les Romains, qui auoient accoustumé de seigneurier tout le mōde, & viure en si grand splendeur & reputation, se submettoient à seruir si bassement sous les Empe- reurs, que Tibere mesme, qui d'ailleurs estoit homme superbe, & tyrā insupportable, auoit à deſdaĩ leur pusillanimité & lascheté de cueur.

L V I I I.

Encores, que quelqu'un soit bon citoyen, & non vsurpateur de sa patrie, toutesfois venāt à se mesler, & approcher d'un gouuernement tel, que celuy de la maison de Medicis, il acquiert vne mauuaise opinion à l'endroit du peuple, & encourt son inimitié: ce qui se doibt euitier, tant qu'on peut, pour les inconueniens, qui en peuuent suruenir. Neantmoins, ie ne suis pas d'aduis, que tu t'en doibues retirer, & esloigner du tout, venant par ce moyen, à perdre les biens, que leur bonne grace te pourroit apporter: car,

pourueu que tu ne sois estimé vn grand rauisseur, & que tu ne t'attaques à quelque grand, ou à plusieurs, soudain que le gouuernement sera changé, & que le peuple se fera deliuré de la cause, qui te rendoit odieux, tes charges & accusations se purgēt & s'escourent aisément, & la haine qu'on te portoit passe: tellement que tu ne viens à tomber en cette grande ruine & rabaissement, que tu pouuois auoir apprehendé te debuoir aduenir par la mutation & changemēt de l'estat. Mais combien que les choses se passent ainsi, si est-ce qu'on ne peut nier, que cela n'oste beaucoup de l'aduantage, qu'à celuy qui suit le droit chemin.

L I X.

Quand vn Prince veut, par le moyen de son ambassadeur, tromper vn autre Prince, il faut qu'il trompe premierement iceluy Ambassadeur. Car il negotie & parle avec plus grande persuation & efficace, lors qu'il croit, que ce soit l'intention de son maistre: qu'il ne feroit s'il pensoit, que ce fust seulement vn desguisement ou dissimulation. Le semblable doibt estre praticqué, par tous ceux, qui par le moyen & instrument d'aucun, veullēt persuader à autrui, choses faulces & controuuées.

L X.

Je prins garde, & obseruay, quand i'estois Ambassadeur en Espagne, aupres de ce sage & vertueux

Prince Ferdinand d'Arragon, que quand il vouloit faire vne guerre, entreprinse nouuelle, ou autre affaire d'importance, il ne l'euentoit iamais, pour puis apres la faire trouuer bonne: mais au contraire, il faisoit en sorte dextremement & par artifice qu'au parauant que publier ce qu'il auoit enuie de faire, on tint parmy son peuple tels propos: Le Roy deburoit, pour telles raisons & considerations, faire cecy, & faire cela; de sorte, que venant puis apres le Roy, à manifester son intention estre, ce que le peuple auoit ia iugé necessaire & raisonnable, il est incroiable, comme telles deliberations estoient bien affectionnemēt & fauorablemēt receües & approuuées par le peuple.

L X I.

Il naist d'heure à autre, aux affaires de la guerre, vne infinité de changemens: Et partāt, on ne se doit trop enfler, pour le bon succez, ny trop aussi rabaisser, pour l'aduersité: pource que bien souuent, il y aduient quelque mutation. Mais cela doit seruir d'aduertissement, de ne point perdre l'occasion, lors qu'elle se presente; pource qu'elle est de fort peu de durée.

L X I I.

Quand il se presentera occasion de chose que tu desires; il te la faut prédre, sans laisser couler le temps; pource que les affaires de ce monde se changent si souuent, que tu ne te peuz asseurer d'auoir vne chose, iusques à ce qu'elle soit en tes mains. Et quād il se pre-

sente à faire quelque chose qui te nuit, tasche à la dif-
ferer tant que tu pourras: parce que à toute heure on
voit aduenir, que le temps emmeine avec soy, des oc-
currances, qui te peuent retirer de ceste difficulté.
Et ainsi se doibt entendre le prouerbe duquel vsent
les sages, qu'il faut sayder & ioyr du biéfaict du tēps.

LXIII.

Les mesmes entreprinſes, lesquelles estant faites
hors de temps & saison, sont tresdifficiles, quand elles
sont accompagnées de temps propre, & occasion
opportune, se trouuent tresaisées & faciles. Partant il
ne faut pas essayer l'execution mal à propos: car si tu
y tasches en temps non conuenable, non seulement
elles ne reüssissent à bien, mais y a danger, que cest
essay te coupe & oste tout moyen, de les executer
au temps mesme, qu'elles seroyent de facile & aisée
execution. Partant, il faut estimer bien sages, ceux
qui attendent & patientent.

LXIII.

La façon de faire la guerre, auparauant l'an 1594.
(auquel temps l'ambition & aueuglemēt de Ludouic
Sforce Duc de Milan, ouurit le chemin au degast &
ruine d'Italie) estoit, comme chacun sçait, du tout
differente, de celle qui se pratique aujourd'huy. Les
sieges des villes fort foibles, & de peu d'effect, les ren-
contres & combats, sans meurtre & effusion de sang;
de sorte, que qui se trouuoit Seigneur de quelque e-

stat, malaisemēt il en pouuoit estre deietté. Peu apres la façō de guerroyer, fut reduicte à ces termes, que qui estoit maistre de la campagne, se trouuoit auoir le dessus tout à vn instant : & s'il y auoit deux armées en campagne, on venoit tout soudain à la bataille, & ce faisant, au iugement final & entiere execution de la guerre. Ainsi auons nous veu, sans rompre lance, perdre le royaume de Naples, & la duché de Milan, & par la fortune d'un homme seul, tout l'estat des Venitiens hazardé & bien fort esbranlé. Mais auourd'huy le Seigneur Prospere est le premier, qui par le moyen de mettre garnisons, & faire teste dās les villes, a rompu le cours, & arresté la fureur, de celuy qui estoit maistre de la campagne. Toutesfois ie pense, que le semblable ne reüssiroit pas, à qui n'auroit les peuples à sa deuotion, comme il aduint au duché de Milan aux François.

L X V.

Toutes les seuretez, qu'on peut prendre d'un ennemy, sont bonnes, comme l'interuention de la foy des amys, des promesses, & autres assurences; toutesfois pour la corruption, & mauuais naturel des hommes, & changement de temps, il n'y a seureté meilleure & plus assurée, que s'accōmoder & negotier en forte, que l'ennemy n'ait point puissance de t'offēcer.

L X V I.

Il n'y a chose en ce monde, que l'homme doiue

plus desirer, ou reputer à plus grand heur, que de voir son ennemy tellement affoibly & rabaissé, qu'il soit du tout reduict sous sa misericorde. Mais d'autant que celuy est heureux, à qui telle grace aduient, d'autant se doit il acquerir gloire & reputation, en vsant modestemēt de la victoire, & se montrant lors benin & clemēt, & prompt à pardonner: chose qui ne peut tomber, qu'en vne ame genereuse & excellente.

L X V I I.

Les entreprinſes, ou affaires, qui ont à prendre fin, non par vn prompt effort, mais avec le temps, prennent beaucoup plus long traict, qu'on ne pense dès le commencement; pource que les hommes, quand ils s'opiniaſtrēt à patir & souffrir, endurent & patient beaucoup d'auantage, qu'on n'auroit pensé. Et pource, nous voyons qu'en vne guerre, qui doit prendre fin par famine, mesaises, & incommoditez de l'ennemy, faute d'argent, ou autres ſemblables moyens, a beaucoup plus long trait, qu'on en auoit opinion; comme il aduient à ceux qui meurent Ethicques, ou Phtifiques, la vie deſquels ſe prolongue, beaucoup plus que n'auroit iugé le Medecin. Comme auſſi vn marchand, lequel eſtant mangé d'intereſtz, auant que faire banqueroute, tranquille & ſ'entretient en ſon traffic, beaucoup plus long temps qu'on n'eult cuidé.

L X V I I I.

L'approuue & loüe grandemēt qu'aux guerres d'au-

truy celuy demeure neutre, qui est tellement fort &
puissant, ou a ses terres & estat de telle façõ, qu'il n'ait
 rien à craindre de celuy qui sera vainqueur, se retirant
 par ce moyẽ du dāger des frais & traualx de la guer-
 re; ioint que les desordres d'autrui luy peuuent ap-
 prester quelque bonne & auantageuse occasion. Mais
cessans ces considerations, vouloir demeurer en neu-
tralité est vne pure folie, pource que prenant party
 avec l'vne des factions, tu cours seullement le hazard
 & danger de l'autre. Mais demeurant au milieu, tu re-
 ste tousiours pour butin & proye à celuy des deux
 qui demeure vainqueur.

L X I X.

Il n'y a aucun grade ou autorité (à mon iugemẽt)
 en laquelle il soit besoing de plus grande prudence,
 grandes & excellentes qualitez, qu'en vn general d'ar-
mée: pource qu'il faut qu'il pouruoye à vne ïnfinité de
 choses, & d'heure à autre se presente deuant ses yeux
 plusieurs accidens & diuerses occurrences: de sorte
 qu'il faut qu'il ait plus d'yeux que n'auoit Argus, &
 non seullemẽt pour la grande importāce de ce grade,
 mais pour la prudence qui est requise: ie repute toute
 autre charge estre moins que riẽ, eu esgard à ceste-cy.

L X X.

Celuy qui commande dans vne ville, qui doibt e-
 stre assiegée ou attaquée de l'ennemy, doibt princi-
 pallemẽt s'appuier & faire estat des remedes, qui me-

nent en longueur, & gagnent le temps: & doibt embrasser diligemment toutes occasions qui arrestent & font consommer subtilement l'ennemy quelque temps, & ne fust-ce que vn moment: pource que bien souuent vn iour, vne heure d'auantage, apporte avec soy tel accident, qui la deliuré de tel peril.

L X X I.

Comme il aduient bien souuent, que la fin d'un marchand est de faire banqueroute, de ceux qui voient sur mer, de se perdre & faire naufrage: ainsi bien souuent qui demeure en vne charge & commandement, en a tresmauuais succez & issue.

L X X I I.

Les anciens ont fort approuué & trouué veritable le prouerbe, qui dit, le Magistrat fait cognoistre l'homme: pource que avec cest essay non seulement on cognoist au maniement de sa charge, si a de l'entendement, ou s'il est mal habille homme: mais aussi pour l'autorité & licence en laquelle il se trouue, on decouure aisement l'inclination de son naturel, & de quel humeur il est. Pource que d'autant que vn homme se veoit plus grād, moins il est retenu par vn honnestes respect, & plus il lasche la bride & se laisse porter à ses passions & inclinations naturelles.

L X X I I I.

Qui desire demourer en la bonne grace des grands,
faut

faut qu'il face demonstration de leur porter vn bien grand respect & honneur: & en cela il doibt plustost estre prodigue que chiche. Car il n'y a rien qui offēce tant vn grand, que s'il pense qu'on ne luy rende pas tant d'honneur, obeissance & respect, comme il iuge luy en debuoir appartenir.

L X X I I I I.

Efforcez vous, de ne venir point en la male grace, de celuy qui est le premier en vostre païs, & ne vous fiez point en vostre preud'homie, encore qu'elle soit telle, que vous ne pensiez point debuoir auoir besoin de sa mercy. Pource que quelquesfois il aduiuent infiniz cas, sans y penser, esquels vous auez affaire de luy: & d'abondant, s'il a enuie de vous punir & se vanger de vous, il ne le fait pas precipitamment: mais il attēt le tēps & l'occasion, laquelle sans doubte luy tombera si bien à point, qu'il pourra aisémēt satisfaire à son desir, sans se descouurir malin ou passionné.

L X X V.

Chacun en ce monde fait des fautes, desquelles naist & prouient plus grand, ou plus petit dommage, selon les occurrances des cas, & les euenemens des affaires; mais ceux là son doucement traittez de la fortune, qui s'adressent à faillir, en chose de peu, ou desquelles fort moins d'inconueniens.

L X X V I.

Il est incroiable, combien il est profitable à celuy

qui tient le gouuernement, que ses affaires soyent secretz: car non seulement les deseins, s'ils sont descouuertz, peuent estre preuenuz, & empechez: mais aussi cela est cause, que les hommes ignorantz les deliberations, sont tousiours estonnez, suspens, & attentifs, à obseruer toutes les actions: de maniere que sur chascun sien mouuement, quelque petit qu'il puisse estre, on fait mille commentz & discours: ce qui luy apporte vne grande reputation. Pour ceste cause celuy, qui est en ce degré, doit adduire & aduiser ses officiers & ministres, non seulement de taire ce qui luy feroit dommageable d'estre sceu, mais encores ce qui n'est point besoing de publier.

L X X V I I.

Les choses qui auiennent sans y penser, nuisent sans comparaison d'auantage, que celles que lon a preueües. Parquoy i'estime celuy courageux & auisé qui sans s'estonner des subits euenementz & dangers suruenans à l'imporueüe, les sçait regir & gouuerner par raison. Chose qui est à mon iugement tres-rare.

L X X V I I I.

Celuy qui veut trauailler, qu'il ne se laisse point tirer de la possession de l'entremise des affaires. Pource que de l'un prouient l'autre, tât par l'entrée que donne le premier au second, comme par la reputation, que l'on acquiert, pour se trouuer continuellement employé. Et partant, se peut encores à cecy rap-

L X X I X.

I'ay tousiours obserué en mes deportemens, que quand il m'est suruenu quelque affaire, que i'eusse bien desiré pour quelque respect accorder, ie n'ay iamais parlé d'accord. Mais par delays & remises, tirant les choses en longueur, i'ay faict, que ceux avec qui i'ay eu à negocier, m'ont recherché. Ainsi ce dont i'eusse esté refusé, si du commencement ie l'eusse mis en auant, ie l'ay conduit à tel point, que quand son temps est venu à propos, i'en ay esté requis & prié.

L X X X.

Ce n'est pas chose grandement difficile, qu'un gouuerneur vsant souuentefois de rigueur & seuerité, se face craindre. Car les subiectz ont assez aisément peur, de ceux qui les peuuent forcer & ruiner, & qui ont l'exécution prompte, & en main. Mais ie loue grandement ceux, qui avec peu d'aspreté & de cruauté, se sçauent acquerir & cōseruer le nom de redoutables.

L X X X I.

I'ay desiré, comme tous les autres hommes, honneur & profit : & iusques icy (graces à Dieu) & à la bonne fortune, il m'est succédé, plus que ie n'auois pensé : & toutesfois, ayant obtenu ce que i'auois souhaitté, ie n'y ay trouué le contentement, que ie m'e-

ADVIS ET CONSEILS
stois imaginé : qui est vne raison , à qui bien la pesera,
qui doibt suffire pour estancher la soif des hommes.

L X X X I I.

La grandeur de l'estat , est vniuersellement desirée
de tous: pource que tout le bien, qui est en elle, appa-
roist au dehors, & le mal est caché au dedans : & qui
le verroir, peut estre, n'en auroit pas tant d'enuie . Car
sans doubte elle est pleine de dangers , de soupçons,
de peines, & de fascheries . Mais ce qui la rend desira-
ble, à l'ame mesme saine, entiere, & vertueuse; c'est la
conuoitise que chacun à d'estre maistre & superieur
des autres hommes. Ce qui est certainement vne bel-
le chose & heureuse, attendu mesmement, que nous
ne pouuons en rien qui soit, estre plus semblables à
Dieu.

L X X X I I I.

Les choses qui sont vniuersellement desirées, reüs-
sissent rarement : pource que ceux, dont le progres &
sucez des affaires depend , sont communement en
petit nombre, auxquels le iugemēt, & les volonte de
plusieurs sont souuent contraires.

L X X X I I I I.

Ne vous fiez point à ceux là qui preschent le repos,
& qui se disent estre las de l'ambition, & auoir laissé
les affaires : pource que le plussouuent ils pensent en
leur cœur tout autrement, s'estant reduits à vne vie pri-

uée & paisible, ou par desdain, ou par nécessité, ou par folie. L'exemple s'en veoit tous les iours: pource que tout incontinēt qu'il leur apparoiſt quelque ſoupirail de grandeur, ils quittent bien toſt là ceſte tranquillité qu'ils auoient tant louée, & ſe prennent aux affaires, avec le meſme danger, que le feu, à vne choſe ſeche.

LXXXV.

La variété, de la nature & des penſées des hommes, eſt infinie. Parquoy il ne ſe peut imaginer choſe ſi eſtrange, ne ſi contre raiſon, qu'elle ne ſoit ſelon le cerueau de quelqu'un. Pour ceſte cauſe, quand vous entendrez dire, que quelqu'un a dit ou fait quelque choſe, qu'il ne vous ſemble pas vray-ſemblable, qu'elle puiſſe tomber en l'entendement de l'homme, ne vous en mocquez pas legerement. Car le faiēt que vous penſerez mauuais, vn autre le trouuera bon, & luy paroitra raiſonnable.

LXXXVI.

Deux Papes ont eſté de nature tresdiuerſe, Iules & Clement: l'un de grand & braue courage, & poſſible outre meſure, impatiēt, ſoudain & liberal. L'autre d'un cueur mediocre, & peut eſtre timide & craintif, trespatiēt, moderé, & eſtroit. Ceſtui-cy libre, ceſtui-là diſſimulateur. Neantmoins de ſes deux naturels ſi diuers, ſont ſortis meſmes effectz. La raiſon, eſt que la patience, & la violence ſont ſuffiſantz pour faire executer aux hommes de grandes choſes. L'une be-

sogne; agitant impetueusement les hommes, & forçant les affaires. L'autre les lassant, & venant à bout des entreprinſes, avec le temps & l'occasion. Parquoy ce qui nuit à l'un, profite à l'autre, & au contraire. Et qui les pourroit assembler & conioindre toutes deux, & en vſer en leurs temps, il feroit diuin. Mais d'autant que cela eſt difficile, voire du tout impossible, ie croy que tout bien conté & rabbatu la patience & moderation de Clement eſt plus louable, & plus propre pour mettre à fin de grandes choſes, que l'impetuofité & precipitation de Iules. Je ne parle point de l'auarice & liberalité, car chacun peut aiſément de ſoy-mesmes en iuger.

L X X X V I I.

J'ay quelquesfois eſté de ceſte opinion, que ie ne voyois point plus cler en vn affaire, en y pēſant & repēſant, que i'y auoys veu le premier coup. Ce que j'ay cogneu avec l'experiēce eſtre tresfaux: parquoy moquez vous de tous ceux qui diſent autrement, tant plus qu'on penſe & repence aux choſes, tant mieux elles ſ'entendent & ſe font.

L X X X V I I I.

Il y a quelques hommes, & de biē ſages & aduiſez, qui ſont enclins à croire ce qu'ils deſirent: les autres ne le croyent iamais, ſinon quand ils en ſont bien aſſeurez. Et ſans doute il eſt plus profitable, en ſemblable cas, d'eſperer peu, que beaucoup: pource que l'eſ-

perance vous rend nonchalant, & vous fait manquer de diligence, & si vous dōne plus de fascherie, quand les choses ne succedent point.

L X X X I X.

De faire, ou non faire quelque chose, qui semble petite, depend bien souuēt le moment des choses de tresgrande importance: parquoy mesmes és choses legeres il faut estre sage & aduisé.

X C.

C'est vne chose aisée, de gaster & ruiner vne belle & grāde condition: mais de l'acquerir il est tresdifficile. Parquoy quiconque se retrouue en vn bon grade, il doit emploier toutes ses forces, de ne le laisser point eschapper de ses mains.

X C I.

C'est follie, de se courroucer avec ceux, desquels pour leur grandeur & puissance, on ne peut esperer, de se pouuoir venger. Parquoy, encores qu'il vous ayent fait tort & iniure, si est il besoing de l'endurer & dissimuler.

X C I I.

Celuy qui est de nature veritable & libre, plaist vniuersellement à tous: & à la verité c'est vn naturel grand & genereux. Mais cela nuit quelquesfois, comme au contraire, la dissimulation est profitable. Et

combien qu'elle soit haye, & qu'elle tienne du lasche & deshonneste, si est-elle necessaire, pour les mauuais naturels des autres. Parquoy, ie nescay lequel des deux doibt estre choisy. Je croy que l'on peut vser de l'un ordinairement, sans abandonner l'autre: c'est assauoir au cours ordinaire de la vie, il faut vser de la premiere, de maniere que l'on acquiere le nom d'homme rond & libre, & neantmoins és autres affaires d'importance il se faut ayder de la dissimulation: laquelle est d'autant plus vtile, & succede mieux à celuy qui vit, de la sorte que i'ay dit, qu'on le croit plus aisément, pour auoir le bruit & renom du contraire. Pour conclusion, ie ne loüe point celuy, qui vit perpetuellement en dissimulation, mais i'excuse & pardonne à celuy, qui en vse quelques fois.

X C I I I.

Qui ne se soucie point d'estre bon, & toutesfois en affecte le bruit, il est impossible, qu'il soit longuement tenu pour tel, s'il ne l'est d'effect.

X C I I I I.

Si vous estes mal-content de quelqu'un, donnez vous garde tant que vous pourrez qu'il s'en apperceiue. Car s'en apperceuant il s'alienera incontinent & rompra avec vous, & il peut aduenir que vous aurez affaire de luy; tellement qu'il vous feroit plaisir, si luy ayant fait demonstration de mescontentement, vous ne l'eussiez estrangé. I'ay fait l'experience
de cecy

de cecy, à mon tresgrand proffit. Car i'ay esté quelque temps, que i'auois mauuaise volonté contre quelqu'un, de laquelle n'ayant fait aucun semblant, & partant ne s'en estant apperceu, il m'a puis apres fait tour d'amy, & aydé où l'occasion s'est présentée.

X C V.

Efforcez vous d'auoir beaucoup d'amis; pource qu'ils sont bons en temps, lieux, & occurrences; que vous ne pensez pas: & personne ne peut considerer & peser assez, combien vaut ce precepte, encores qu'il soit commun, sinon que celuy, à qui il est arriué d'en auoir fait l'experience, en quelque sienne affaire d'importance.

X C V I.

Gardez vous de tout ce qui vous peut nuyre, & non profiter: par ainsi ny en l'absence, ny en la présence, de quelqu'un ne dittes iamais, sans befoing, chose qui luy puisse desplaire: pource que s'est vne grãde folie, de faire des ennemis, sans propos & de gayeté de cuer. Et ie vous ramantoy cecy, pource que quasi vn chacùn est coustumier de faillir en ceste legereté.

X C V I I.

On deburoit regarder les effectz, & non pas les apparences. Toutesfois il est incroiable, combien de grace & de faueur te concilie enuers les hommes les caresses & l'humanité de parolles. La raison est, com-

ADVIS ET CONSEILS
me ie croy: pource qu'un chacun s'estime, & pense
meriter plus qu'il ne vaut. Parquoy, il se fasche, quand
il yeoit qu'on ne tient tel conte de luy, qu'il a opi-
nion qu'il luy appartient.

XC VII I.

Ne combattez iamais, avec la Religion, ny avec
tout ce qui semble estre dependent de Dieu: pource
que ce subiect a trop de force és espritz des hommes.

XC I X.

C'est vne chose honorable à vn homme de ne
promettre sinon ce qu'il veut accomplir. Mais ordi-
nairement, ceux qui sont esconduitz, encores que ce
soit iustement, restent mal contens: car les hōmes ne
se laissent pas gouverner par la raison. Il aduient tout
le contraire, à celuy qui promet liberalement: pour-
ce qu'il entreuient plusieurs cas, qui font qu'il n'es-
chet point de faire experience de ce que lon a pro-
mis: parainfi on a mis autant en auant de bonne vo-
lunté. Que si quelquesfois il faut venir à l'execution,
on trouue assez d'excuse, & y en a plusieurs, qui font
si grossiers, qu'ils se laissent endormir de parole.
Toutesfois c'est vne chose si vilaine & deshōeste de
faillir de promesse, que pour la tenir on doibt quitter
& postposer tout profit & vtilité, qui se peut tirer du
cōtraire. Parquoy l'homme se doibt efforcer, de s'en-
tretenir avec vn chacun, par responses generalles, &
pleines de bonne esperance: mais de telle sorte, qu'el-

les ne l'obligent point precisément.

C.

Celuy qui estant requis d'un sien amy, à aider quelque sien desir, luy remonstre les difficultez qui se presentent, à luy faire obtenir la chose desirée : combien qu'elles soient vraies, & qu'il responde s'y vouloir employer de tout son pouuoir ; toutesfois le plus souuēt il le fait entrer en soupçon qu'il ne luy veut faire plaisir. Le contraire aduiēt à qui fait largesse d'esperāce & de facilité : pource qu'il rend celuy qui le requiert de plus en plus siē, encores que les choses ne sortēt effect. Ainsi il seveoit, que celuy, qui se gouuerne avec quelq̃ aduis & prudēce, est plus agreable, & fait mieux ses affaires. Ce qui ne procede d'autre chose, sinon qu'au mōde la plus grand part des hommes sont ignorās : tellement qu'ils sont facilement trompez en ce qu'ils desirent.

C I.

Qui hante & frequente les grands, qu'il ne se laisse point tromper & decepuoir par caresses & beau-séblant, avec lesquels ils sont coustumiers de faire trebucher les hommes, comme ils veullēt, & les estouffer de la fumée de leur faueur. Et d'autant plus, qu'il est difficile de s'en deffendre, on s'en doibt d'autant plus soucier, & dōner plus de garde : & se tenant ferme, ne se laisser point aisément aller.

C I I.

L'homme n'a point, plus grand ennemy que soy

22. A D V I S E T C O N S E I L S
mesmes. Pource que quasi tous les maux, dangers, & facheries qu'il a, ne procedent d'ailleurs, que de la trop grande conuoitise.

C I I I.

La conuoitise des richesses vient d'un cœur vil & bas ou mal composé, si on ne les desire pour autre chose, que pour s'en seruir. Mais le monde est tant corrompu, que qui desire auoir reputation, il est de besoing, qu'il desire aussi d'estre riche: pource que avec les richesses les vertus sont en pris & reluyent, lesquelles en un pauvre, sont peu prisées & peu cognues.

C I I I I.

Un homme ne scauroit auoir meilleur party, que d'auoir en recommandation l'honneur. Car quiconque fait cela, il ne craint iamais les dangers, & ne fait iamais chose deshoneste. Parquoy tenez pour chose ferme & assurée ce precepte, & il sera quasi impossible, que tout ne vous succede à bien.

C V.

Il n'est pas en la puissance d'un chacun, de choisir le degré & l'entremise, telle qu'il luy plaist. Mais il faut bien souuēt t'employer aux affaires, que ta fortune te presente, & qui sont conformes à l'estat, auquel tu es né. Parquoy toute la louange consiste, à faire bien ce que tu as à faire, tout ainsi qu'à vne comedie, celui n'est pas moins louable, qui represente la per-

sonne d'un seruiteur, que celuy qui est paré des habillemens d'un Roy, ou d'un autre personnage de dignité. En effect chacun peut en sa condition acquerir louange & honneur.

C V I.

Il y a grande difference, d'estre courageux, & de ne fuyr point les dangers, pour le respect de l'honneur. L'un & l'autre a cognoissance des dangers, mais cestuy cy se fie de s'en pouuoir deffendre: & si n'estoit ceste confiance, il ne les attendroit pas. L'autre peut estre, les crainct d'auantage qu'il ne deburoit, mais il est ferme & constant: pource qu'il se resoult, de vouloir plustost endurer perte & dommage, que hôte & deshonneur.

C V I I.

C'est vn bon moyen, de gagner la faueur de quelqu'un, de le faire chef & principal autheur, de ce à quoy tu veux paruenir, & dont tu as besoing. Pource que la plus grad' part des hommes, esprits de ceste vanité & ambition s'affectionnent: de maniere que oubliant toutes autres choses, qui les pourroit demouuoir, encores qu'elles soyent plus vrgentes & raisonnables, commencent à fauoriser ce à quoy autrement ils se fussent opposez & mōstrez contraires.

C V I I I.

Celuy qui entre en danger, sans considerer la suit-

te & importance, doibt estre appelé beste. Mais certainement, cestuy-là est courageux & magnanime, qui cognoissant les dangers, s'y fourre la teste baissée, ou par nécessité, ou par honorable occasion.

C I X.

Il y en a beaucoup qui croient, qu'un sage, pource qu'il preuoit tous les dangers, qui peuuent aduenir, ne sçauroit estre preux & vaillant. Je suis de contraire opinion, qu'un homme ne sçauroit estre sage & aduisé, sans estre quant & quant hardy & courageux. Car celuy a faulte de iugement, qui estime le peril aduenir, plus qu'il ne deburoit. Mais peut estre que cecy, qui est dit ainsi, est vn peu confuz. Je dis doncques, qu'on doibt considerer, que tous les dangers ne viennent pas à sortir effect: car l'homme en peut euitier quelques vns, avec la diligence, industrie, & prouesse. Les autres, l'auenture d'elle mesme les red vains, & dissipe, & milles autres accidens, qui suruiennent, les emportent avec eux. Parquoy qui cognoist & preuoit de loing les dangers, il ne les doibt point tous faire entrer en ligne de cōpte, & presupposer qu'ils doibuent tous succeder. Mais discourant avec prudence, ce enquoy il peut esperer, se pouuoir aider de soy-mesme, & ce enquoy vray semblablement la fortune luy peut faire faueur: il doibt prendre courage, & ne se retirer point d'une entreprise braue & honorable, pour crainte des dangers, qui cognoist estre en la main de l'auenture & du fort.

C X.

Il aduient souuent, en vne deliberation, où il y a raisons d'une part & d'autre, qu'encores que l'homme y ait diligemment pensé, toutesfois, apres s'estre resolu, il pense auoir choisy le pire. La raison est, qu'apres que tu t'es resolu, tes raisons qui faisoient pour te mouuoir au contraire, se representent seulement en ta fantasie, lesquelles considerées sans le contrepois des autres, te semblent plus graues & importantes, qu'elles ne faisoient pas auparauant, que tu eusses prins ta resolution. Le remede pour te deliurer de cette facherie, est de t'efforcer, de te remettre deuant les yeux, toutes les raisons, qui sont d'une part & d'autre. Pour ce que la concurrence & contrarieté, de ce que tu imaginois auparauant, que te resouldre, fait que les raisons contraires à ta resolution, ne te semblent plus de si grand poix & importance.

C X I.

Vn homme qui n'est prudent, ne se peut gouverner sans conseil: toutesfois c'est vne chose pleine de danger & difficile de le prendre. Car celuy qui donne conseil, a souuent plus d'esgard à son interest particulier, qu'au bien & aduantage de celuy qui le demande, & si prefere le respect de la moindre commodité qu'il scauroit auoir, au profit, bien que tres-grand & tres-important, de l'autre. Parquoy, ie dis qu'en tel cas, il est besoing de s'adresser & rencontrer, des amis fidelles, autrement il y a tousiours danger à

ADVIS ET CONSEILS
prendre conseil, mais plus grand encores est le danger, de n'en prendre point du tout.

C X I I.

Les choses humaines sont incertaines & inconstantes, & dependent de tant de hazards & d'accidentz, que difficilement on peut faire iugement de l'aduenir, & se veoit à l'espreuue, que quasi tousiours les coniectures des plus saiges, sont fautifues & trompeuses. Parquoy, ie ne loüe point le conseil de ceux, qui laissent la commodité d'un bien present, encore qu'il soit petit, pour la crainte d'un mal aduenir, encores qu'il soit plus grand, que le bien, fil n'est bien prochain & assure. Pource que n'aduenât point, souuentefois ce que tu auois craint, tu te trouues auoir laissé, pour vne vaine pœur, ce qui t'accommodoit: & par ainsi le Prouerbe est veritable, Vn affaire en ameine vn autre.

C X I I I.

Qui en faisant iugement de l'aduenir, veut prendre quelque deliberation, il se mesprend souuentefois, quand il fait son conte. Telle chose aduiendra ainsi & ainsi, & sur cela prend party. Car pour la varieté des affaires & des euenementz, il aduiet souuent vn troisieme & quatrieme cas, qui ne fut iamais en consideration, ou qu'on eust difficilement preueu qu'il fust adueni.

C X I I I I.

Es affaires d'estat i'ay veu souuentefois faillir ceux
qui se

qui se messent d'en iuger : car ils se fondent sur ce qui feroit raisonnable que le Prince fist , & non pas sur ce qu'il fera : comme par exemple vn tel Prince doibt auoir pl⁹ d'esgard au naturel & aux façons de faire d'un tel, ou d'une telle nation, avec laquelle il aura à negocier, qu'à ce que deburoit faire vn homme prudent & resolu.

C X V.

Celuy qui feroit assoir iugement à vn homme sage sur vne chose suruenüe, touchant les effectz , qui en peuuent sourdre à l'aduenir, & qui mettroit par escript vn tel aduis:il trouueroit, se mettant à le reuoir, au bout d'un temps, aussi peu d'euenementz conformes , que peu souuent lon voit les Pronostiqueurs rencontrer, en la prediction de l'année, apres qu'elle est passée.

C X V I.

Grand est l'auantage des Astrologues : qui bien qu'ils mentent, soit par le defect de leur art, ou par leur ignorance; toutesfois ils gagnent plus de credit par le succez d'un seul point, qu'ils auront predict avec verité, que ne leur en oste le respect de cent autres, qu'ils auront au parauant faulxement asseurez. Combien que le contraire aduienne és autres hōmes : veu qu'une seule mensonge recognüe en quelqu'un, fait qu'à peine peut on croire de luy plusieurs autres veritez. Ce qui ne prouient à l'auenture d'autre chose,

que d'un grand desir que les hommes ont de sçauoir l'aduenir, dont ne pouuans auoir autrement aucune certitude, ils croient asseurement à ceux, qui font profession de le sçauoir dire: tout ainsi que le malade adionste foy à celui qui luy promet guérison.

CXVII.

Vn Prince qui voudroit oster le credit à ces faiseurs de Pronostiques, n'auroit meilleur moyen que de commander, que lors qu'on imprime la prediction de l'année à venir, on imprimast ensemble celle de l'année precedante. D'autant que les hommes remarquantz, combien peu ils l'ont rencontré en ce qui est du passé, seroyent cōtraints, de ne croire rien de l'aduenir: là où lisans seulement ce que l'on attend, & ayans oublié les menteries du temps precedant, il aduiuent que la curiosité naturelle, que nous apportons, à sçauoir ce qui doibt estre, nous induit facilement à le croire.

CXVIII.

Les hommes priuez, ne peuuent bien louer ou blasmer beaucoup de ce que font les Princes, nō seulement pour ignorer l'estat des affaires, & que l'on ne sçait ce qui les touche & qu'ils proiectent: mais aussi pource que la difference qui gist entre la prudence & volonté des Princes, & celle de l'homme priué, est cause, qu'ores que l'estat des affaires, avec le bien & importance d'icelles fust cogneu des vns aussi bien

que des autres, il y a toutesfois plusieurs & diuerſes conditions, & ne ſe remarquent les choſes d'un œil ſemblable, ny auſſi ne ſe iugent d'un pareil iugement. En ſomme les vns les meſurent tout d'un autre façon & meſure, que les autres.

C X I X.

Celuy ſe trompe ſouuent qui ſe reſoult ſur les premiers aduertiffemens qui luy ſont donnez de ce qui paſſe: d'autant que tousiours ils ſont apportez avec plus de vehemence & terreur, que l'on ne trouue apres en effect: & pourtant ſi on n'y eſt contraint, on doit attēdre les ſecōds, & de main en main les autres.

C X X.

Quand les nouvelles n'ont autheur certain, & ſont vrais ſemblables & deſirées, on y doit adiouſter peu de foy: pource que les hommes inuentent aiſément ce qu'ils attendent, & ce qu'ils croient. Ie donne plus volontiers l'oreille à des nouvelles eſtranges, & ſoudaines: d'autant que l'on ſe met moins à controuuer, ou ſe perſuader ce qui eſt hors de noſtre imagination & propos: & de cecy i'en ay ſouuent fait l'experience.

C X X I.

Il eſt impoſſible que l'homme pour ſi excellent eſprit, & iugement naturel qu'il aye, puiſſe concepuoir & eſtre bien entendu en certaines choſes, qui ſe pre-

sentent : ce qui est cause que l'experience est du tout necessaire, laquelle seule en est la maistresse. Et sans doute celuy m'aduouera mieux de ce que ie di, qui aura manié beaucoup d'affaires: pource que de l'experience mesme il aura appris, combien vaut & profite l'experience.

CXXII.

Es choses d'importance, celuy qui ne sçait bien toutes les particularitez, n'en peut faire bon iugement : car souuēt vne bien petite circonstance rend le fait tout diuers. Mais i'ose asseurer que tel qui n'a cognoissance que des choses en general, iuge maintes-fois bien, là où aiant entendu ce que particulieremēt en depend, il se trouue que son iugemēt n'est pas bon: pource que celuy qui n'a la teste bien faite, & l'esprit affranchi de passion, demeure aisēmēt confuz, & s'esgare en considerant plusieurs choses diuerses.

CXXIII.

Obseruez diligemment les choses des siecles passez, pource qu'elles eclaircissent & apportent lumie-re aux futures : veu que le monde demeure tousiours d'une façon, & que tout ce qui est, & sera, a esté en autre temps. Car les mesmes euenemens retournent, mais c'est soubz diuers noms & apparéces. Ce qui est cause que chacū ne les recognoist pas, mais celuy seul qui est sage, & qui les remarque exactement.

C X X I I I.

Si vous prenez bien garde, vous trouuerez que d'aage en aage, non seulement les mots, les habits, & façons de faire, se changent: mais qui plus est encor le gouft, & inclination des esprits. Et ceste diuersité se veoit encore en mesme temps, de cōtrée en cōtrée: d'où viét qu'il y a non seulement diuersité de mœurs, qui peut proceder de la diuersité l'institutiō, mais aussi les appetis & goufts des viandes y sont diuers.

C X X V.

Les choses du monde ne s'arrestent iamais en vn point, ains continuent tousiours le chemin, par où la raison de leur nature & portée les fait passer & prendre fin. Mais ce n'est souuent si tost que nous le cūderions bien: parce que nous les mesurons par nostre vie qui est courte, & non selon leur tēps, qui est long. Parquoy leur pas & acheminemēt est plus tardif que n'est le nostre: voire si lent, qu'encor qu'elles se meuuent, nous ne nous prenons pas souuēt garde de leurs mouuemens. Ce qui est cause que le plus souuent les iugemens que nous en faisons, ne se trouuēt pas vrais.

C X X V I.

Quand l'on fait quelque chose, si on pouuoit sçauoir ce qui seroit adueni, si elle n'eust pas esté faite, ou si l'on eust pris le party cōtraire: sans doubte il y a plusieurs choses louées ou blasnées des hommes, de qui l'on iugeroit tout autrement.

CXXVII.

Bien que les hommes deliberent avec bon conseil, toutesfois souuent les effects n'en valent rien, tant les choses à venir sont incertaines: toutesfois on ne doit à la façon des bestes se dōner en proie à l'auēture, ains cōme homme se conduire par raison. Et le sage a bien plus d'occasion de se contenter de s'estre laissé mener par la prudence, ores qu'il ne luy en ait pas bien reüssi, que si suiuant mauuais conseil tout luy fust aduenü à souhait.

CXXVIII.

Celuy ne merite louange qui fait, ou ne fait pas quelque chose: laquelle obmettant ou executant, il encourroit blasme.

CXXIX.

D'une action & œuvre louable & bonne, on n'en reçoit pas tousiours le fruit: & de là vient que qui par le bien faire ne demeure satisfait de soy-mesme, ne continue en sa vertu; pource qu'il ne luy semble pas en tirer aucun profit. Mais en cecy les hommes se trompent beaucoup. Car ores que se porter dignement ne t'aportast autre commodité euidente, c'est pourtant le subiect d'une bonne renommée, & de la bonne opinion que l'on conçoit de toy, & laquelle en diuerses saisons & occurrences t'apporte vn profit incroiable.

CXXX.

Efforce toy au possible de ne te trouuer où l'on perd: car ores que la faute ne soit tienne, tousiours il t'en demeure quelque blasme, & ne peut on aller en tous lieux, & compagnies pour se iustifier: tout ainsi que celuy qui se trouue avec le victorieux rapporte tousiours louange, ores qu'il ne l'ait meritée.

CXXXI.

Je ne puis, & ne me sçauois faire à croire, d'estre grand: ou me donner reputation, d'auoir les choses, qu'à la verité ie n'ay pas. Et toutesfoys il feroit plus profitable de faire le contraire: car il est incroyable, combien sert la reputation & opinion, que l'on a que tu soys grand: pource que par ce seul bruiet l'on te prend, & court on apres toy, comme tel, sans qu'il te soit besoing d'en venir à l'espreuue.

CXXXII.

Sans doubte celuy qui a l'entendement plus grossier & commun, a meilleur temps en ce monde, vit plus longuement, & se peut aucunement reputer plus heureux, que ne sont les rares & excellentz esprits: d'autant que les natures plus genereuses apportent plustost peine & tourment, où elles sont, qu'aucun repos: toutesfoys l'un tient plus de la beste, que de l'homme: l'autre surpasse l'humaine portée, & se rapporte plus à la nature celeste.

C X X X I I I.

Ceux là faillent, qui disent que les lettres & l'estude gastent le cerueau des hommes. Car cela peut bien estre vray à celuy qui a l'entendement foible : mais là où les lettres trouuent vn bon naturel, elles le rendent parfaict. Pource qu'une bõne inclination aydée d'ailleurs de ce qui est bon, ne peut faillir de produire quelque chose d'excellent.

C X X X I I I I.

Je l'ay dit souuent & le redi encore qu'un esprit capable & qui sçait faire fondz du temps, n'a point occasion de se plaindre de la briefueté de la vie, pource qu'il peut entendre infinies choses & employer le temps avec proffit, & si il luy en reste encore.

C X X X V.

Toy qui vis en court, & à la fuyte d'un grãd, qui desires d'estre par luy employé en affaires, efforce toy de luy estre tousiours deuant les yeux : pource que d'heure à autre se presentent des charges, lesquelles il cõmeçt à celuy qu'il veoit, & qui luy est plus en main : là où fil failloit qu'il te fist chercher, ou qu'il t'attédist il ne t'en chargeroit pas. Et celuy qui laisse eschapper vn commandement ores qu'il soit petit, perd souuent l'entrée & auancement aux choses grandes.

C X X X V I.

Le prouerbe Castillan dit, Le filet se rompt du costé
plus

plus foible: aussi tousiours en la concurrence & cōparaison de celuy qui est plus puissant ou qui a plus de credit, le plus foible demeure court & surmonté: encor que la raison ou l'honnesteté, & le respect des plaisirs receuz voulust le contraire: pource que communement on a plus esgard à ce qui profite qu'à ce qui est du debuoir.

C X X X V I I.

Les iniures faictes, tiennent plus fermement en la memoire des hommes, que les bienfaicts. Et sil aduient, qu'on se resouuienne de ceux cy, on se les imagine beaucoup plus petis, qu'ils ne sont, estimant vn chacun meriter d'auantage qu'il ne merite. Il aduient au rebours du tort receu, d'ont vn chacun se deut, & se ressent outre mesure. Parquoy toutes choses pareilles, on se doit garder, de faire plaisir, qui apporte à l'egal deplaisir & mal contentement à quelque autre: car pour la raison cy dessus deduicte, on y perd beaucoup plus en gros qu'on ne gaigne en detail.

C X X X V I I I.

Assurez vous plustost de celuy, qui à affaire de vous, ou de celuy, qui en ce que vous traitez, aura interest commun; que non pas d'vn, auquel vous aurez fait plaisir. Car l'experience nous monstre, que les hommes sont communement ingrats. Parquoy en faisant nostre conte, & vous resoluant comme vous vous debuez seruir des hommes; faites plus d'estat de

celuy, qui espere proffit, que de celuy qui est meu seulement pour la satisfaction: pource que veritablement les plaisirs foublient.

C X X X I X.

I'ay mis cest aduertissement; afin que vous appreniez à viure, & que vous ayez cognoissance, que valent telles choses, non pas pour vous retirer de bien faire: pource que oultre, que c'est vne chose genereuse, & qui procede d'un cœur rond & franc, encore aduiuent il souuent, qu'un plaisir est recompensé & parfoys de telle sorte, qu'il en paye plusieurs. D'auantage il faut croire, que les actes nobles & vertueux, sont agreables à ceste puissance, qui est par dessus les hommes, tellement qu'elle ne permet iamais, qu'ils demeurent sans fruit.

C X L.

Ces aduertissemens sont regles, lesquelles en quelque particularité qui a diuerse raison, ont des exceptions: mais malaisement peut on apprendre ces particularitez autrement qu'avec la discretion.

C X L I.

Souuienne vous de ce que ie vous ay dit ailleurs de ces aduertissemens, que l'on ne les doit obseruer de point en point, mais ils ne sont bons & ne peuvent seruir en quelques cas particuliers, qui ont diuerse raison, lesquels on ne peut comprendre par re-

gles, & ne se trouue liure qui en parle. Mais est de besoing que vous y soyez adduits & esclairez premierement par la nature, & puis par experience.

CXLII.

Si les seruiteurs estoient discrets & non ingratz, il seroit honeste & du debuoir q̃ les maistres leur feissent tāt de biens, qu'il leur feroit possible: mais puisque le plus souuēt ils sont d'autre naturel, & alors qu'ils sont gras il s'en vont ou bien irritēt leurs maistres, il est pl⁹ vtile se comporter enuers eux avec la main ferrée & les entretenir en esperance, & faire en sorte qu'ils ne desesperent point.

CXLIII.

Il faut vser de cest enseignement en sorte que tu n'acquiere le nom d'ingrat, & partāt que tu ne sois abandonné d'un chacun: à quoy il fault pouruoir en faisant du bien à quelqu'un extraordinairement: pour ce que naturellement l'esperance commande tant aux hommes, que l'exemple d'un qui aura esté remuneré les mouuera d'auantage, que de cent qui ne le feront pas.

CXLIII.

Il se veoit par experience que les maistres tiennent peu de compte de leurs seruiteurs, & pour leur commodité ou volonté leur donnent congé, & les en enuoient. Parquoy ie ne donne aucun blasme aux serui-

teurs, qui prenant exemple ont plus de soing de leur interest particulier que de celuy de leur maistre, ne sont point à blasmer : ce que toutefois ie leur cōseille de faire en forte que l'hōneur & la loyauté soit sauue.

CXLV.

Ie le dis encor vn coup, que les maistres font peu de compte des seruiteurs, & pour leur commodité les chassent & estrangent sans aucun esgard ou consideration. Parquoy les seruiteurs font sagement d'en verser de mesme vers leurs maistres, sans faire toutesfois chose qui soit contre l'honneur & la foy.

CXLVI.

Personne ne cognoist moins les seruiteurs que le maistre, & par consequent le superieur ses subiects: pource qu'ils ne se presentent pas à luy tels qu'ils sont aux autres, ains se fignent & taschēt de paroistre autres qu'à la verité ils ne sont.

CXLVII.

Auoir bonne intelligence avec ses freres & parens, ameine des biēs infinis, qu'on ne cognoist poit: pource qu'ils n'apparoissēt point vn à vn. Mais cela te profite, & te fait respecter en infinies choses: pourtant se doibt obseruer ceste opinion encore avec quelque incommodité. Et en cest endroit se trōpent bien souuēt les hōmes: pource qu'ils s'esmeuent de quelque petit dommage, qui apparoit : & ne cōsiderent pas cōbien

CXLVIII.

On ne sçauroit blasmer la volôté, que les hommes ont d'auoir des enfans : pource que c'est chose naturelle. Mais ie diray bien que c'est espece de bon-heur, que de n'en auoir point: pource que mesmes des bons & des sages on en reçoit plus de deplaisir que de consolation. I'en ay veu l'exemple en mō propre pere, qui estoit regardé pour auoir des enfans bien nez. Voyez donc, & recueillez delà ce qui aduiant à ceux qui en ont de mal conditionnez & desbordez ?

CXLIX.

C'est vne griefue charge d'auoir des filles: pource que fort malaisement on les marie bien, & pour ne faillir point aux deliberations qu'on en fait, il faudroit se bien cognoistre, & mesurer la nature des affaires: ce qui diminueroit la difficulté qui se fait bien souuent plus grande, pour presumer trop de foy ou discourir mal la nature de ce fait. Et ay veu bien souuent des peres, qui ayans refusé des partis, les ont puis apres desirez en vain. L'homme toutesfoys ne se doibt pas tāt abaisser, que de bailler sa fille au premier venu: car c'est chose où la prudence est merueilleusement requise & necessaire. Et quant à moy, ie cognoy bien maintenant ce qui est bon de faire en cela: mais ie nesçay si ie venois à le praticquer, si ie pourrois l'acheminer & gouverner en sorte qu'il reüssit à bien.

Bien peu de contractz se falcifient du commencement, mais estans faits comme les hommes pensent à malice ou bien qu'en maniant affaires ils s'apperçoivent de ce qu'il leur seroit commode, se trauaillēt de faire parler les contracts selon leur desir & volonté. Quād les contracts donques toucheront aux affaires d'importance, retirez en vne coppie incontinent, & mettez la dans le coffre en forme authentique.

CL I.

Vn vieillard souloit dire, que plus d'hōneur faisoit vn escu en la bourse, que dix despendus: parole digne d'estre notée, non pas pour deuenir vilain, ne pour faillir aux choses honorables, mais pour seruir de frain aux superfluitez.

CL II.

En choses de mesnage le secret principal est de retrancher toutes despences superflues: mais le point à mon aduis où consiste l'industrie est de faire autant de despence qu'vn autre avec plus d'aduantage: & comme l'on dit en vn commun prouerbe, Despendre vn sol pour trois blancs.

CL III.

Sans doubte tant plus l'homme deuient vieux, tant plus il deuient auaricieux. La raison plus commune qu'on en emmeine, est que le courage se diminue,

mais ceste raison ne me semble pas bõne. Pource que le vieillard est biẽ ignorãt, qui ne cognoist que moins de choses luy sont befoing tant plus qu'il se fait vieux. En outre ie voy q̃ la luxure s'augmẽte, aux vieillards: ie dis l'appetit, & non pas la force: & tout autant en est de la cruauté & des autres vices. Je croy donc que la raison en soit, pource que tant plus l'homme vit, tant plus prend il habitude aux choses de ce monde, & par consequant les ayme d'aduantage.

CLIIII.

Ceste mesme raison fait que tant plus l'homme enuieillist, tant plus a il pœur de mourir, & tousiours vit avec plus d'action & pensẽment, comme s'il ne deuoit iamais mourir.

CLV.

On croĩt, & le veoit on souuent par experience, que les richesses mal acquises ne passent pas le tiers heritier. Sainct Augustin dit que Dieu permet que celuy là qui les a acquises en iouisse, en recõpense de quelque bien qu'il a fait durant sa vie, mais qu'apres elles ne passent gueres outre. Car tel est le iugement de Dieu vers les biens mal acquis. Je dis vne fois à vn pere, que ie m'estois auisẽ d'vne autre raison, c'est à sçauoir que celuy qui acquiert des richesses, est communẽment esleuẽ de bas & petit lieu, d'oũ vient qu'il les ayme & sçait le moien de les conseruer. Mais les enfans nez & esleuez de parens riches, ne sçauent que

c'est d'acquérir des biens, & n'ayant l'art & moyen de les conseruer, facilement les dissipent.

CLV I.

Ne fondez point voz desseings sur ce que vous n'avez point, & ne despendez sur les proffits à venir: pource qu'ils ne succedent pas tousiours, tellement que vous vous trouuez embrouillez & en arriere. De là viét que l'on veoit le plus souuēt les plus gros marchāts faire banqueroutte pour cela. Car pour l'esperance de plusgrād proffit, ils empruntēt à change & rechange. La multiplication desquels est certaine & a son temps prefix: mais les gains bien souuent ne viennent du tout point, ou plus tard qu'on ne pensoit. De façon que l'entreprinse que vous auez commencée comme vtile & proffitable, vous reüssit tresdommageable & infructueuse.

CLV I I.

Retenez bien, que quiconque gaigne ordinairement, encores qu'il puisse bien despendre d'auantage qu'il ne gaigne, toutesfois c'est grād folie à luy de despendre largement, sous l'esperāce du gain qu'il peut faire, sans auoir premierement fait fonds. Car l'occasion de gaigner ne dure pas tousiours, & si tandis qu'elle dure tu ne t'accommodes, quād elle est passée tu te retrouues pauvre cōme deuant. Dont il aduient que tu as perdu temps & honneur: pource que tu es tenu pour hōme de peu d'entendemēt, d'auoir eu belle occasion, & de n'en auoir sceu vser. Et retenez le
bien

bien: car i'ay veu en mes iours plusieurs qui sont tombez en ceste faute & inconuenient.

CLVIII.

Il est malaisé de trouuer ces aduertissemens, mais encores plus malaisé de les practiquer & executer: car bien souuent l'homme cognoist, mais il ne met pas à execution. Parquoy les voulans practiquer, forcez vostre naturel & vous acquerez vne bonne habitude, par le moyen de laquelle vous executerez non seulement ces preceptes, mais encores sans aucune peine vous ferez tout ce que la raison veut & commande.

LES QUARANTE ET DEUX

articles qui ensuiuent, ont esté recueillis de plusieurs

Historiographes tant Grecs que

Latins & François,

CLIX.

Tous s'accordent bien, que l'espargne, & le gain, sont les deux principaux moiens, pour remettre vn estat, tout ainsi qu'une maison, en sa premiere fortune & abondance. Et que l'espargne consiste principalement à retrâcher les despences superflues. Mais quelles sont ces despées superflues, il est impossible de le particulariser: si ce n'est qu'on peut dire, en la maison beaucoup de seruiteurs faictneans & inutiles, & en l'estat beaucoup d'officiers. Car les premiers ruinent le

pere de famille: les autres rongent & mangent le peuple & le public.

CLX.

Vn estat peut faire grand proffit en s'attribuant seul le debit general de quelque marchandise, comme l'on faict du sel en France. Comme Denys le tyran fit du fer en l'isle de Sicile, & comme l'on a quelques-foys pratique du bled au royaume de Naples. Mais il ne se faut ayder de cest aduertissemēt & autres semblables que pour quelque tēps, & au besoing. Car ce seroit attirer en vn endroit toute la nourriture, qui doibt estre departie à tous les membres, si on veut que tout le corps se porte bien.

CLXI.

En la recherche qui se fait de l'administration du public, il ne se faut attacher aux grāds, qui ont puissance de troubler & remuer: ou bien il les faut prévenir, deuant qu'ils en sentent le vent. Pource qu'ils versent ordinairement du conseil qu'Alcibiade donna à Pericles, & qu'il sceut tresbien practiquer: c'est à dire ils trouuent plustost moyen de ne rendre point compte, que de le rendre.

CLXII.

Il est certain que plusieurs sont plus malaisez à gagner qu'un, ou deux; mais il se veoit par experience, qu'és assemblée, & conseils qui consistent en

multitude, les chefs gaignez, le reste ne peut que malaisément résister, mesmement quand les chefs sont auantagez de beaucoup d'autorité & prééminence par dessus les autres.

CLXII.

Le moyen de retrancher & diminuer la puissance d'un magistrat, qui est grande & excessiue, & de laquelle il est aisé d'abuser, c'est de la departir egallement, & diuiser en plusieurs, & la limiter à temps. Bref la vicissitude de commander & d'obeir, de presider & d'estre presidé, est vn remede assure & salutaire contre les insoléces, abus & corruptions des magistrats.

CLXIII.

Il n'y a rien si pernicieux en vn estat, que quand il y a beaucoup de magistrats, qui ne sont tenus de rendre compte de leur fait à personne : ou, que quand il leur plaist de maluerfer, ils ne peuuent estre que malaisément repris, accusez & conuaincus.

CLXV.

Quand il aduient en vn estat, que quasi d'un commun accord & consentement on a conuiué à la contrauention de quelques loix & ordonnances, qui sont toutesfoys encores pour le present bonnes & salutaires, il faut pouruoir à ce qu'à l'aduenir elles soient obseruées, & faisant grace de ce qui a esté fait au contraire, ne faire aucune recherche du passé : car autre-

28 ADVIS ET CONSEILS
ment le bien la vie & les fortunes, de beaucoup de
personnes, & la feureté des bonnes maisons est appel-
lée en danger, & exposée à calumnies : qui est la cho-
se la plus pernicieuse qui sçauroit aduenir en vn estat.

CLXVI.

Toute multitude, comme la mer, est de soy mesme
immobile : & selon les vents qui la pousse, ell' est ou
calme, ou esmeüe, ou tranquille, ou turbulente. Par-
quoy pour les seditions aduenues c'est grande folie
& indiscretion de seuir promiscument contre toutes
personnes, mais il suffist de punir les auteurs de ce
qui s'est fait & passé.

CLXVII.

Les loix sans les mœurs profitent de peu. Et le
peuple reçoit l'un & l'autre de son Prince. Les loix
par nécessité, les mœurs par æmulation & de bonne
volonté. C'est pourquoy le Prince qui est de bonnes
mœurs apporte plus grand auancemēt à la Iustice, &
à l'obeissance qui luy est due par vn bon exemple,
que par cent ordonnances, contenant les plus rigou-
reuses peines qu'on sçauroit inuenter.

CLXVIII.

Le Prince qui reçoit de main en main vn estat, où
la licence des guerres a introduit plusieurs abus &
corruptions, avec vn appauurissēmēt vniuersel de ses
subiects & de son pays, est reduit en grādes angoisses

& facheries. Car il est impossible de remettre sus vn estat abattu de telle sorte de calamitez, sans grande quantité de deniers. La leuée desquels, outre ce qu'elle est malaisée, pour la pauvreté des subiects, luy concilie vn mauuais bruit. De cela no⁹ sert d'exemple l'Empereur Vespasian, lequel aiant receu l'Empire tout desfreiglé, & plein de desordres, pour les guerres passées: il protesta qu'il failloit vne grande somme de deniers pour rendre à la republicque son premier lustre & splendeur. Mais pour amasser ceste somme, il luy conuint mettre sus de grosses charges & impôts sur le peuple, qui luy firent encourir le renom d'auaritieux. Ce qui ne doibt point estonner vn Prince bien auisé: car tel renom ne peut apporter aucune tache à sa louange: pourueu que par effect il monstre qu'il a employé ses deniers, au reestablissement de la tranquillité & dignité publique.

CLXIX.

Tous les Empereurs, qui ont pris le gouvernement de l'Empire apres longues seditions & guerres civiles, la chose qu'ils ont eu le plus en recommandation a esté de repurger la republicque des personnes indignes, qui festoyent coulez par la licence des guerres aux principales dignitez & honneurs. Mais il y eschet quelquefois des temps & des occasions, esquelles l'execution de telles choses est malaisée. Toutesfoys on pourroit bien dextrement oster les plus incapables, leur laissant leur prerogatiues sauues & entie-

res des lieux & endroicts, où la capacité est plus requise, & les transposer & employer en d'autres charges plus propres, pour la foiblesse de leur entēdemēt, & qui ne fussent pas de si grande importance cōme la vie, les biens, & les fortunes de tous ceux d'un pays.

CLXX.

Il n'est iamais bon, en un estat nouvellement releué de guerres & autres calamitez, d'y faire des remuemēts, qui importent la vie & le bien de plusieurs en general. Tout ainsi que le Medecin ne feroit pas sage, qui à un corps attenüé & affoibly de longues maladies, donneroit vne forte medecine & purgation.

CLXXI.

Le Prince sage & auisé doit manier son peuple avec discours & raison, & ne le poursuiure iamais opiniastrément, & avec violence de quelque chose, tellement qu'il le mette en ceste necessité de prendre les armes pour luy resister. Car ou le peuple a du meilleur, & cela le rend insolent & prompt à rebeller à toutes heurtes: ou il est vaincu à force d'armes, & cela ne se sçauroit faire qu'avec vne grande perte & dommage du Prince, & grand danger de son estat.

CLXXII.

Tout ainsi que le corps humain qui est composé de quatre humeurs, s'il y en a quelqu'une qui abōde plus que les autres, est malade & indispos: ainsi quād quel-

qu'un des estats qui font le corps de quelque royaume ou republique, deuiét plus fort & plus puiffant que les autres, il y a danger de subuersion & changement. C'est pourquoy les sages & Philosophes ont estimé q le bon gouuernement politic n'estoit qu'un entretien de la concordance & armonie proportionnée des principales parties de l'estat : comme l'entretien de la santé, l'egalité proportionnée des quatre humeurs qui dominant en nous.

CLXXIII.

L'Eglise en France estoit iadis comme vn contre-pois, qui tenoit la balance esgalle entre le peuple & la noblesse. D'autant que par le moien de l'establissement Ecclesiastique, le peuple estoit participant des plus grands biens, estats, honneurs, & dignitez de ce royaume. Mais maintenant le peuple n'y pouuant que mal-aisément aborder, il reste foible & impuissant.

CLXXIII.

Ce que ie viens de dire sera trouué veritable, si on considere qu'il n'est aduenü que deux mutations en ce royaume en toutes, lesquelles l'establissement Ecclesiastique a esté au prealable subuerty & ruiné, & les benefices departis aux Gentils-hommes & Seigneurs, qui en faisoient leur propre. C'est pourquoy Hue Cappel si tost qu'il fut venu à la Couronne re-stablit avec fort grand soing & diligence l'ancien or-

donner à vn Prince, soit pour la grandeur, soit pour le bien de ses affaires & le soulagement de ses subiects, que cestui-là d'auoir entiere cognoissance des dependances de son estat & de ses droicts, & les reigler luy mesme, sans s'en attendre à autrui.

CLXXX.

Les loix punissent les delictz, quand ils sont faicts: mais i'estime beaucoup dauantage celles qui pouruoyent à ce qu'on ne les commette, & qui ostent en tant qu'il est possible toutes occasions de mal faire.

CLXXXI.

Le Prince qui veut estre bien obey, il faut necessairement qu'il se ferue de magistratz gens de bien & d'honneur, bien estimez & reputez du peuple. Pource qu'un chacun obeit plus volontiers & ne contreuient que malaisément, aux mandemens & iugementz, qu'on a opinion estre partis d'un homme vertueux & de bone conscience: mesmes les plus desbordez ployent, & reuerent la vertu.

CLXXXII.

La multitude des loix & des magistratz engendre confusion, & la confusion est ennemie du bon ordre: en quoy gist & consiste la force & la vertu des loix, sans lesquelles il n'y a estat quelconque, qui puisse subsister.

CLXXXIII.

Comme les sages medecins tournent au dehors les humeurs, qui troublent au dedans la santé & bonne constitutiō du corps humain, ainsi le sage Politic: voyant le peuple prest d'entrer en mutinerie & diuision, doit tourner sa felonnie sur l'estranger. Car la craincte commune faict oublier les animositez, & concilie ordinairement voire les plus grands ennemis.

CLXXXIIII.

Tout ainsi que le sage pilote obeit à la tempeste, encores qu'il ne puisse pas toucher le port: & quand il le pourroit toucher pour changer & tourner voile, ce seroit yne grande folie à luy, de vouloir s'opiniâtrer à tenir le mesme cours qu'il auroit encommencé, plustost que le changeant arriuer où il pretend: ainsi en l'entremise de la republique, ne tendans à autre fin qu'à acquerir repos avec honneur & dignité, nous ne deuons pas tousiours dire, mais regarder & viser à mesme chose.

CLXXXV.

Les peines des loix des premiers François sont toutes pecuniaires, & ni en a que bien peu de capitales. Ce qui me fait esbahir, comme il a esté possible qu'un amas de peuple encores non poly ni adoucy & victorieux, par consequent insolent, a peu estre contentu en debuoir par des loix si peu seueres & rigo-

reuses. Et croy que ceste douceur & moderation n'a pas peu serui à l'establissement & fermeté de cest estat, & à inciter les anciens Gauloys à nous endurer en leur pays compagnons de leurs biens & fortunes.

CLXXXVI.

C'est vne chose louable en vn estat, que les peines soyent douces & benignes. Car c'est vn indice d'un bon naturel de peuple, & d'un gouuernement doux & moderé. Mais quand il aduient qu'un peuple, par le malheur des temps, est débordé en toute licence & corruption, il est besoing pour le rameiner en santé d'vser de rigueur & seuerité. Tout ainsi que les Medecins font tenir & observer tres-estroicte diette aux maladies, qui sont de difficile & d'agereuse guerison.

CLXXXVII.

Qui fait la loy mestresse de toutes choses, il établit vn gouuernement exempt de toute corruption, & plustost diuin qu'humain: c'est le contraire du gouuernement de l'homme, duquel le iugement est subiect à estre peruertie par passion. Parquoy il faut laisser le moins de choses que l'on peut en l'arbitrage du iuge. Car le droit qui est en la puissance des hommes, est corrompu & incertain: & l'incertitude de droit apporte vne confusion de toutes choses, qui finalement est cause de grâds troubles & seditions.

CLXXXVIII.

Il seroit bon & profitable au public, que toutes les

difficultez, qui sont suruenues depuis vn bien long temps ença, sur l'interpretation des coustumes, & sur plusieurs autres faictz concernantz nos mœurs & façons de faire, esquelles ordinairement les iugementz des hommes flottent en diuersité d'opinions, fussent arrestées & decidées, par ordonnances du Prince sur ce faictes, que les iuges quels qu'ils fussent, seroyent contrainctz de suiure & garder.

CLXXXIX.

Mathias Coruinus Roy de Hongrie, pour terminer les differends & proces de son royaume, establit quelques compagnies composées des plus grâds Iureconsultes, & des hommes mieux versez en la iudicature, qui fussent de son temps, lesquels il appella de toutes partz avec fort bon appoinctement. Mais peu apres, les proces estās par ce moyen creuz en son pais en grande multitude, il fut contrainct à la requeste de son peuple, de licentier ses grands docteurs & maistres ouuriers de plaiderie. Ainsi il se voit, ce que dit vn ancien autheur estre veritable, que de trop de iustice naist & prouient tresgrande iniustice.

CXC.

Encores qu'il soit souhaitable en l'estat, qu'un chacun des citoiens soit adduiet à frugalité & modestie, soit en acoustremens, soit au viure ordinaire: si est-ce que pour le regard du luxe, & de la moderation de dependre, il n'est pas possible, que quelques bel-

les loix sumptuaires que l'on nous vante, d'en faire loy qui soit de durée : mais il vaut mieux en laisser la decision aux temps & à la richesse ou pauureté d'un chacun . Car à la raison de l'une, ou de l'autre, le luxe s'augmente ou diminue.

CXCI.

Il est iuste & raisonnable en l'estat Monarchic, que tout ce qui plaist au Prince soit recueilly & obserué pour loy . Mais ie dis que c'est le grand interest des Princes mesmes, qu'il y ait quelque forme & solennité establie, à faire passer leurs volonteze en force de loy. Car la volonté des Princes est d'autant plus subietté à estre surprise qu'elle est aguettée : & le plus souvent aduient que les fautes en sont irreparables.

CXCII.

Le changement d'un grand estat, ne se peut faire que petit à petit, & par longue succession de temps, voire que bien souvent il dure longuement soustenu, par le seul bruiet de sa puissance ancienne, plustost que par la force de sa bonne constitution . Mais finalement, apres longues iniustices, oppressions, degasts, meurtres, & autres calamitez prouenant des guerres ciuiles, les principaux appuis de l'ancien estat ruinez & abbatus à l'occasion d'icelles, le peuple se iette entre les bras du premier homme de reputation, qu'il veoit puissant, & auoir le moien de le tenir en repos & faire obseruer iustice.

CXCIII.

Les proces estants multipliez à Romme en grande quantité, l'Empereur Vespasian establir des Iuges pour terminer & decider extraordinairement, ceux qui estoient intêtez depuis quelque certain long cours de temps, & par ce moien en retrancha l'affluence. Il seroit aisé aujourdhuy de practiquer le semblable, & y en a aussi grande occasion en ce Royaume qu'il y eut iamais en estat quelconque, dont il soit memoire.

CXCIIII.

Le Prince ne sçauroit mieux s'asseurer de quelque ville, ou de ceux, dont il peut auoir iuste occasion de se deffier, que de tenir leurs principaux moiens & facultez, ou ce qu'ils ont le plus cher, comme leurs enfans, en sa puissance.

CXCV.

Quand le Prince se veut descharger de l'enuie de quelque mauuais gouuernement qui a eu cours, & rentrer en grace avec ses subiets irritez, c'est vn bon moien d'y paruenir, que de faire faire le proces à quelqu'un des plus mal-vouluz de la commune, qui a esté ministre des choses passées. Car le peuple, voyant l'instrument de sa calamité abbattu & ruiné, reste content & satisfait, & se reconcilie fort aisément avec son Seigneur.

CXCVI.

Le Prince sous lequel il n'est rien permis, est tres-mauvais: mais celuy est encore pire, sous lequel toutes choses sont permises.

CXCVII.

Le denombrement par le menu, des villes, des bourgz, des villages, des chasteaux, des metairies, terres, Seigneuries, fiefz, iurisdctions, ressorts, bornes & limites de chacune prouince, subiecte à vn estat, & de tous les habitans d'icelle, de quelque aage & qualité qu'ils soient, & de leurs biens tant meubles qu'immeubles, avec certaine contribution pour teste, c'est proprement ce que les Latins appellent *censum agere*. C'est ceste belle institution & establissement loué par dessus tous les autres des Romains, & quel on dit auoir serui à leur grandeur, autant que nul autre: & à la verité qui bien le considerera, il profite à plusieurs choses, & si est facile à imiter.

CXCVIII.

Les iugemens souuerains donnez par ambition, faction, ou autrement iniques, peuuent, voire doibuent, estre cassez par le Prince. Et en cela il n'y a nul mauvais exemple, ni rien qui importe au public, sinon qu'il faut punir les Iuges rigoreusement, qui ont iniquement iugé: ce qui ne se fait pas ordinairement. Mais la retractation de ce qui est de long temps passé en force

en force de chose iugée, ie la metz en mesme rang, que l'abolition des debtes : & dis, avec Ciceron, que l'un & l'autre sont les dernieres afflictions, d'un estat perdu & ruiné de tout point.

C X C I X.

Il est à croire, que des bons naissent les bons. Car nature s'efforce tousiours tant qui luy est possible, de rendre l'engendré semblable à ce qui engendre. C'est pourquoy, excepté la tyrannie, il n'y a espee de republique, quelque mal constituée qu'elle soit, où les enfans ne soyent recommandables pour la memoire des vertus des peres : tant pource que l'on espere de voir pousser & refflorir aux enfans les belles qualitez des peres, que pour aiguillonner par là vn chacun à bien meriter du public. Mesmes en plusieurs estats bien ordonnez, la pauvreté de la posterité des hommes vertueux a esté soulagée par liberalité publique.

C C.

Les malades, apres qu'ils estoient gueris, auoyent anciennement de coustume de s'en aller rendre graces au temple d'Æsculapius, & mettre par escrit l'espee de maladie qui les auoit detenus, & les remedes dont il festoyent sentis allegez, & comme ils auoyent recouuert santé. De ses petits memoires Hippocrates composa ses Aphorismes. Ainsi recueillant des histoires ce qui a serui à la felicité, grandeur, & bon gouuernement d'un estat, ou d'un Prince, on peut tirer des propositions & maximes de grand fruct & vtilité au maniment des affaires.

F I N.

Corrigez ainsi les fautes de ce liure.

Fueillet 6. art. 6. ligne 3. au lieu de point à point, lisez à point nommé. f. 10. art. 26. lig. 2. au lieu des iuges, lisez du iuge. f. 11. art. 31. lig. 6. lisez vn peuple. & en la ligne d'après au lieu qu'elle se doibue, lisez qu'ils se doibuent. f. 13. art. 40. lig. 2. au lieu de grand courage, lisez de hardiesse. f. 14. art. 41. lig. 3. au lieu d'approprier, lisez approsticter. f. 14. art. 44. lig. 1. au lieu pour faire seruice, lisez pour leur faire seruice. f. 15. art. 49. lig. 4. au lieu de cognoistre, lisez de te cognoistre. f. 19. art. 67. lig. 7. au lieu qu'en vne guerre, lisez qu'une guerre. f. 26. art. 100. lig. 1. au lieu à ayder, lisez d'ayder. f. 29. art. 117. lig. 6. au lieu ils l'ont, lisez ils ont. f. 31. art. 124. lig. 7. au lieu de la diuersité institution, lisez de la diuersité d'institution. f. 32. art. 34. lig. 4. lisez entendre à infinies choses. f. 34. art. 144. lig. 4. ostez ie ne donne aucun blasme, & lisez, Parquoy les seruiteurs qui y prenant &c. f. 36. art. 153. lig. 6. au lieu sont besoing, lisez font besoing. f. 37. art. 160. lig. 3. lisez comme soubs Denys le tyran on fit, &c.